

1895 100 ans de presse sans dieu sans maître 1995

Hebdomadaire de la FÉDÉRATION ANARCHISTE.

Adhérente à l'I.F.A.

ISSN 0026 - 9433

VENDREDI 10 NOVEMBRE

N° 5 Hors-Série

20 F

# le monde libertaire



T 6726 - 5 H - 20,00 F-RD





© Saint-Denis, musée d'art et d'histoire  
GIRARDET-LOUISE MICHEL haranguant la foule au camp de Satory.

# Sébastien Faure

## le co-fondateur du « Libertaire »

**C**ET HOMME, pilier du mouvement anarchiste, avait bien mal débuté. Il naquit le 6 janvier 1858, à Saint-Etienne, dans une famille traditionaliste et conservatrice. « Son père, Auguste Faure, négociant en soieries, bourgeois nanti, catholique pratiquant, partisan de l'Empire, décoré de la Légion d'honneur, le destinait à la Compagnie de Jésus » (1).

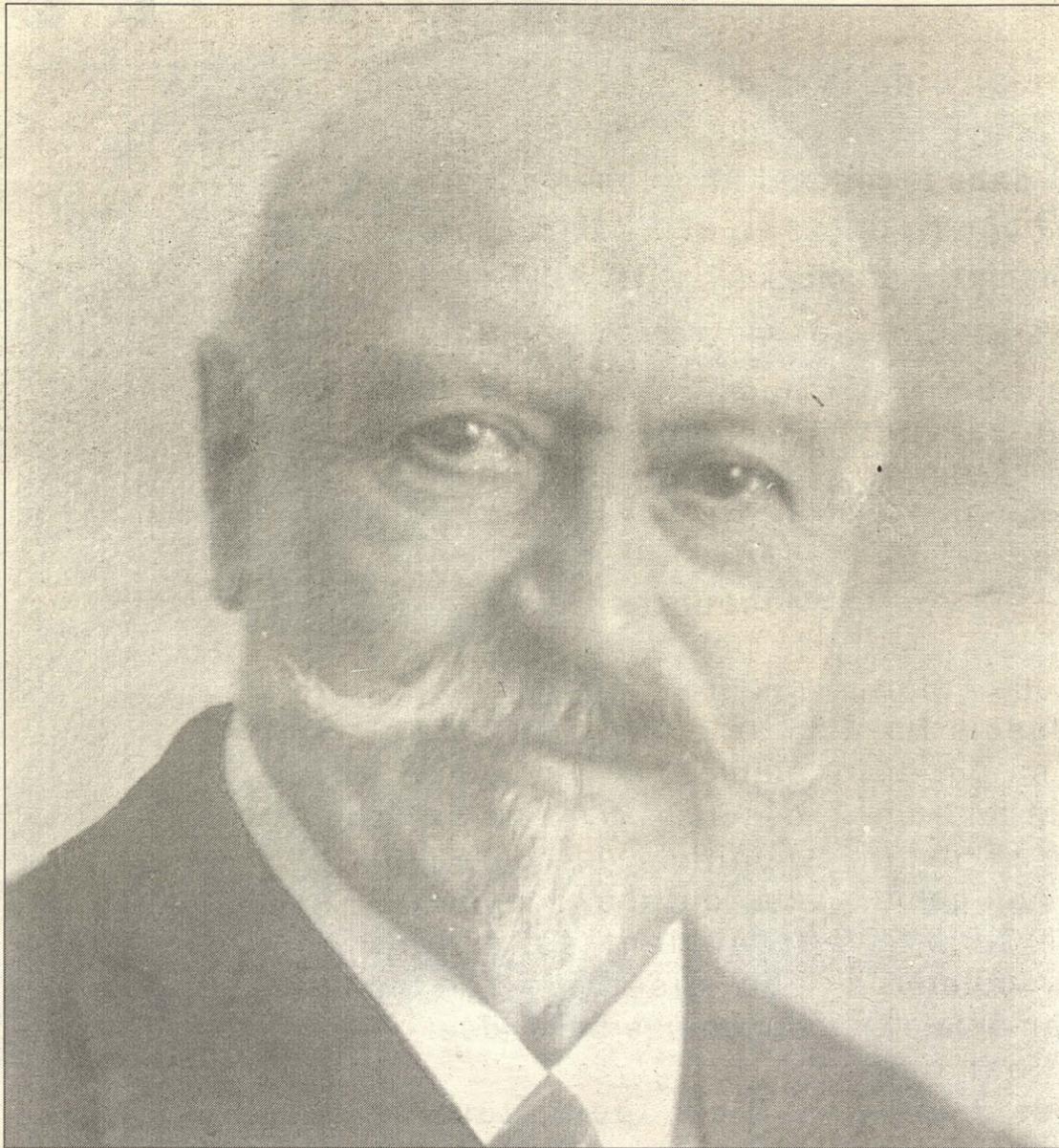
Il devient effectivement séminariste, puis jette aux orties une soutane qu'il n'avait jamais portée.

Sensible aux idées socialistes, il avait adhéré au Parti ouvrier français et se présenta aux élections de 1885. Voici comment Aristide Lapeyre (2) racontait la « conversion » de Sébastien Faure aux idées anarchistes : « Lors d'une réunion électorale à Bordeaux, un contradicteur — anarchiste — posa à Sébastien Faure des questions embarrassantes sur la délégation de pouvoir, la démocratie directe, les voies vers le socialisme. Pris de court, Sébastien Faure, dont l'honnêteté intellectuelle était une des qualités principales et reconnues de tous, lui répondit qu'il était incapable, sur l'instant de lui donner des réponses satisfaisantes, mais qu'il le ferait une semaine plus tard, lors d'une prochaine réunion électorale, à tel endroit.

Huit jours après, ainsi qu'il l'avait promis, Sébastien Faure déclara à son contradicteur, présent dans la salle : « J'ai examiné les questions que vous m'avez posées. Les réponses de mon propre parti m'ont paru insuffisantes, et de toute façon bien inférieures à celles du mouvement anarchiste. J'ai donc, par cohérence avec moi-même, décidé de quitter le Parti ouvrier français et d'adhérer au mouvement anarchiste ! »

Orateur et propagandiste de très grand talent, Sébastien Faure se dépensant sans compter, devint un des militants les plus actifs du mouvement libertaire. Aussi, c'est tout « naturellement » qu'il se retrouve en 1895, avec Louise Michel, à la fondation du *Libertaire*.

Cette année 1895 fut une année forte pour le mouvement libertaire. Profitant de l'émotion causée par les attentats de Emile Henry, Vaillant et Caserio, les pouvoirs publics « organisèrent » un procès monstre, passé dans l'Histoire sous le nom de « procès des Trente ». Tout le « gratin » du mouvement libertaire de l'époque se retrouva sur les bancs du Palais de Justice... ou en cavale à



Bruxelles. Le temps fort de ce procès fut la plaidoirie de Sébastien Faure. Résultat : 27 acquittements et 3 condamnations, pour des délits proches du délit commun.

En 1898, l'affaire Dreyfus atteignit son point culminant. Après avoir hésité, Sébastien Faure se rangea dans le camp des dreyfusards, entraînant avec eux la majorité du mouvement.

On peut remarquer que, dans les affrontements dans la rue avec les antidreyfusards (entre autres dans le 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris), seuls les militants libertaires s'affrontèrent avec les « patriotes ». Ce dynamisme, cet engagement médusèrent un homme comme Ludovic Trarieux. Ce dernier, grand bourgeois bordelais, premier président de la toute neuve Ligue des droits de l'Homme, avait voté les « lois scélérates » sur les menées anarchistes en 1894. Il déclara : « Je ne connaissais pas ces gens-là, au moment du vote. Maintenant, je consacrerai tous mes efforts pour faire abolir ces lois ». Sa disparition prématurée ne lui permit pas de tenir cette promesse. Les lois ne seront abolies qu'en... 1992 ! (3)

La deuxième grande œuvre de Sébastien Faure fut bien sûr la création de « La Ruche » à Rambouillet. En principe, tous les lecteurs du *Monde libertaire* connaissent par cœur cette expérience. Pour ceux qui ne la connaîtraient pas, il faut lire, toute affaire cessante, *Les écrits pédagogiques de Sébastien Faure* (textes rassemblés par Jean-Marc Raynaud - 80 F) et *Sébastien Faure et la Ruche*, de Roland Lewin (135 F). Je n'insisterai donc pas sur ce sujet.

La guerre de 1914-1918 fut fatale à cette expérience, qui dut s'arrêter en 1917. Depuis, un an, depuis avril 1916, Sébastien Faure publiait un journal contestataire et antimilitariste : *Ce qu'il faut dire* (CQFD), diffusé dans l'armée française et même sur les bâtiments de la marine de guerre. Un jour, Malvy, le ministre de l'Intérieur, convoqua Sébastien Faure et lui mit un marché en main : « Ou vous arrêtez la publication de votre journal, ou je mets en taule les destinataires dont nous avons les noms ! » Que voulez-vous qu'il fit ?

En 1918, Sébastien Faure avait 60 ans et une vie déjà bien

remplie. Il ne se sentait pas le courage de relancer « La Ruche ».

Entre les deux guerres mondiales, sa troisième grande œuvre fut la publication de l'*Encyclopédie anarchiste* : cinq volumes, 2 893 pages. C'est une réalisation gigantesque. Des milliers d'articles, des centaines de collaborateurs, c'est encore aujourd'hui une mine historique et idéologique. La première édition de 1934 (réalisée grâce aux efforts des trois mousquetaires : Durutti, Ascaso et Jover) étant épuisée, une seconde édition eut lieu à Caracas en 1974, sous l'égide du groupe Sébastien Faure de Bordeaux. Qui entreprendra une troisième édition, bien nécessaire ?

Parallèlement, Sébastien Faure poursuivait son activité éditoriale, soit comme animateur de l'imprimerie « La Laborieuse », soit par la parution d'ouvrages : *Propos subversifs*, *Mon opinion sur Dieu*, *Mon Communisme*... Rappelons également qu'il s'implique dans la fameuse polémique « Plateforme - Synthèse », dont les échos sont parvenus jusqu'à nous ; la Fédération anarchiste de 1995 s'inspirant, pour son

fonctionnement, de la synthèse faurienne.

Il eut le plaisir de voir vivre en Espagne une expérience dont bien des aspects avaient été prévus dans son activité théorique.

Jusqu'à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, il continua à parcourir les départements pour y donner des conférences, dont le public était toujours très fourni. Ses qualités d'orateur étaient célèbres. Les quelques enregistrements sur disques qui nous restent de lui en donnent malheureusement une pauvre idée. De ses lointaines études en classe de rhétorique, il conservait le goût pour le balancement du rythme ternaire, qui devait ravir les assistants.

Essayez de lire un texte de Sébastien Faure, en le disant à haute voix. Vous verrez que ces textes sont plus faits pour être dits que pour être lus. Un exemple ? Un extrait de la brochure de présentation de « La Ruche » (rédigée en 1914) :

— « L'école chrétienne, c'est l'école du passé, organisée par l'Eglise et pour elle ; l'école laïque, c'est l'école du présent, organisée par l'Etat, et pour lui ; la Ruche, c'est l'école de l'avenir, l'école tout court, organisée pour l'enfant afin que, cessant d'être le bien, la chose, la propriété de la religion ou de l'Etat, il s'appartienne à lui-même et trouve à l'école le pain, le savoir et la tendresse dont ont besoin son corps, son cerveau et son cœur. »

En 1942, à Royan, Sébastien Faure nous quittait. Le 14 juillet. Comme Léo Ferré.

YVES PEYRAUT

(1) *Les anarchistes dans la franc-maçonnerie*, Léo Campion, éditions Culture et Liberté, Marseille 1969.

(2) Aristide Lapeyre, né à Montguilhem (Gers), pensionnaire de « La Ruche », se déclarait fils spirituel de Sébastien Faure. Animateur du mouvement libertaire bordelais jusqu'en 1945. Fondateur, à Bordeaux, du groupe Sébastien-Faure de la FA.

(3) *Ludovic Trarieux (1840 - 1904)*, André Berland et Georges Touroude.

N.B. : à l'occasion du centenaire de notre journal, à partir de souvenirs épars, j'ai jeté sur le papier ces quelques lignes pour dire d'une certaine façon « merci » à ce grand bonhomme que fut Sébastien Faure. Mais j'éprouve un grand regret, ou plutôt un grand manque, après l'avoir fait. Car il n'y a pas, à ma connaissance, une biographie complète, détaillée de Sébastien Faure. Pourtant, les sources abondent. Et à travers la biographie de Sébastien, ce serait l'occasion de tracer un panorama complet du mouvement anarchiste de la chute de la Commune au début de la Seconde Guerre mondiale. De quoi intéresser de jeunes historiens. Notre mouvement n'en manque pas...

# Louise

## son temps

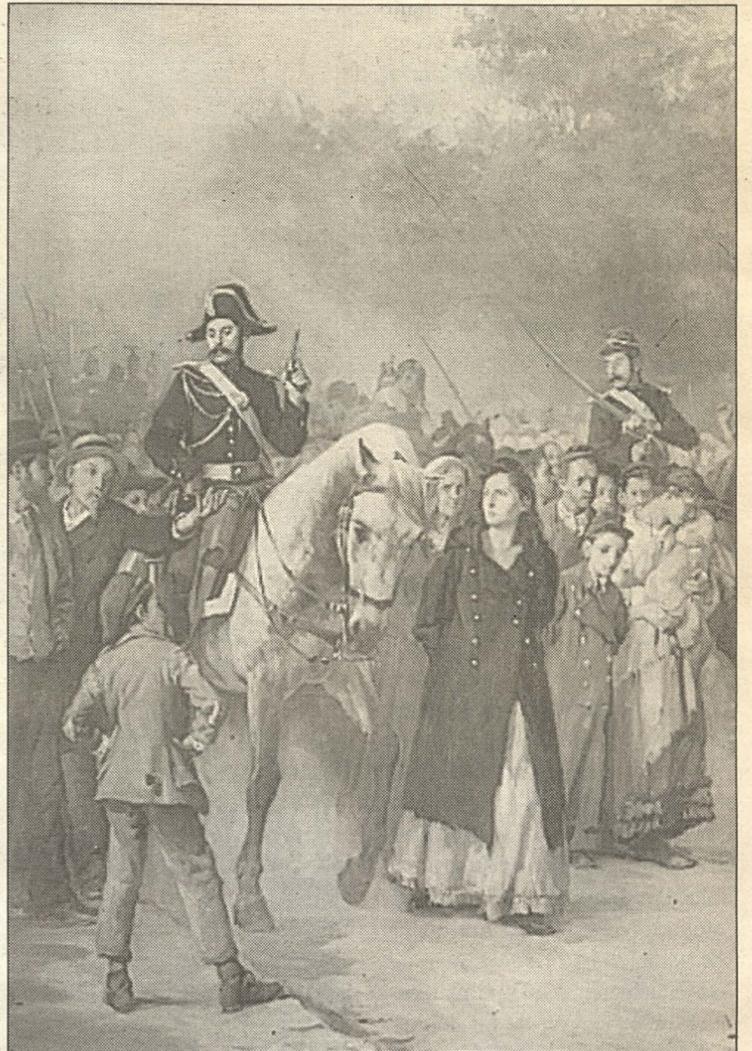
Lors du 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Louise Michel (1830 - 1905), Henri Bouyé avait rédigé un article, qui est paru le 14 avril 1955 dans le journal anarcho-syndicaliste espagnol *Solidaridad obrera* (alors en exil à Paris), puis a été repris dans *le Libertaire* de mars-avril 1968.

**C'**EST TOUTE une époque qu'évoque le nom de Louise Michel, qui fut appelée par d'aucuns la Vierge Rouge, par d'autres la Bonne Louise, et par d'autres encore la Pétroleuse.

La Vierge Rouge, elle l'était pour ceux des bourgeois qui s'inclinaient devant sa pureté de mœurs et voulaient faire un rapprochement entre sa belle figure et cette Marie qui, selon la légende, serait devenue la mère du Christ. Avec toutefois cette différence fondamentale : notre Louise, ce n'est pas dans la blancheur des draperies de chapelle qu'ils la voyaient, mais dans le rouge écarlate (quand ce n'était pas le drapeau noir de l'anarchie), qui symbolise la cause à laquelle elle a consacré sa vie.

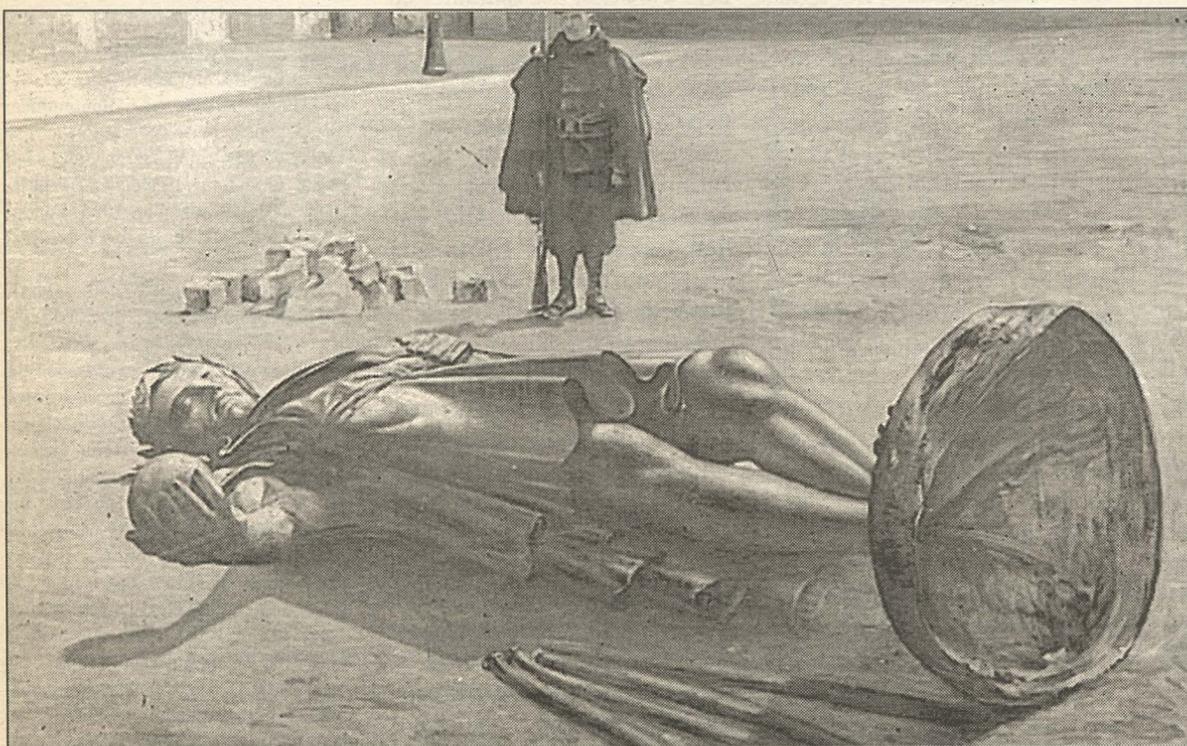
C'est pour les humbles qu'elle était la Bonne Louise, pour ceux dont elle partageait la souffrance, cette âme délicate qui toujours accourait pour adoucir la peine des autres. Sa générosité ne savait pas s'arrêter à ses semblables, les animaux en bénéficiaient aussi et la multitude de chats perdus ou abandonnés qui trouvaient asile sous son misérable toit en donne une belle idée.

C'est pour tout le ramassis réactionnaire qu'elle était une « *Pétroleuse* ». Pensez donc, une femme qui se permettait de se mêler aux luttes sociales les plus violentes, qui soute-



Arrestation de Louise Michel, Girardet. Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

nait des anarchistes injustement poursuivis, faisant des tournées de conférences en prêchant la révolution et qui, dans ses propos, était constamment en révolte contre les injustices dont les grandes qualités de son cœur ne pouvaient s'accommoder. Faite pour donner et ne jamais recevoir, elle répandait autour d'elle, aux dires de ses contemporains, en même temps qu'un ferment de révolte, une atmosphère de douce amitié. Il semble que la vie ne lui ait pas donné l'amour qu'elle méritait, et, peut-être, était-ce à l'origine de cette amertume qui venait voiler la douceur de son regard, elle qui fut plus tard pleurée par les indigènes de la Nouvelle-Calédonie lorsqu'ayant purgé sa peine de déportation elle fut rapatriée.



La colonne Vendôme, Robert. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

# Michellel

## et le nôtre

Dans nos luttes actuelles, puissions-nous nous inspirer de l'une des grandes idées que l'on retrouve dans ses déclarations comme dans ses actions : ne jamais séparer l'idée de liberté de celle de libération sociale. Sa vie militante se déroula à une époque où en France un puissant souffle de liberté animait la plupart des courants révolutionnaires ou simplement républicains.

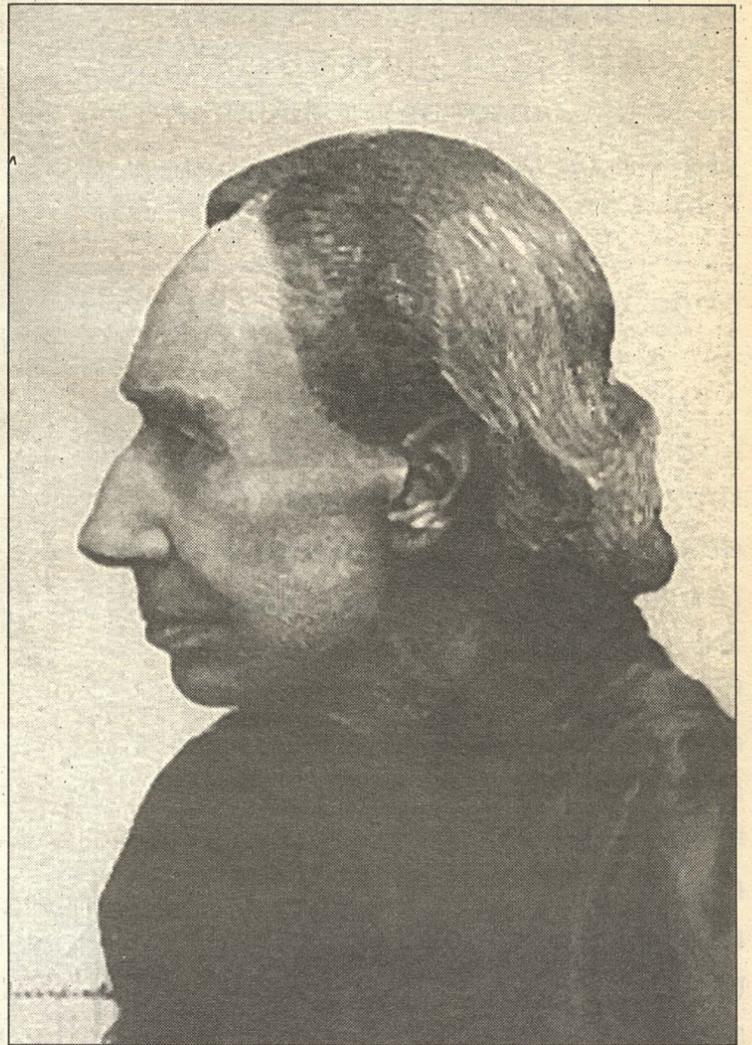
Ni les déceptions causées par la République de 1848, ni le despotisme du Second Empire, ni la répression sanglante qui suivit la défaite de la Commune de Paris n'avaient pu éteindre ce souffle. La notion de mieux-être matériel comportait explicitement comme implicitement l'élargissement de la liberté individuelle.

Beaucoup d'écoles socialistes (le socialisme n'étant pas encore unifié) étaient teintées de proudhonisme. Le marxisme qui, hors de l'Allemagne, n'en était qu'à sa période d'infiltration, n'avait pas encore gangrené les mouvements ouvriers en deçà du Rhin. Mais depuis lors, le socialisme autoritaire s'est développé, le marxisme a fait son œuvre, et tel courant social qui croit le combattre a copié ses méthodes, faisant du marxisme sans le savoir. Ayant fait admettre par une partie du mouvement ouvrier cette contre-vérité : *qui veut la fin veut les moyens*, et que le gouvernement « ouvrier », tout oppressif qu'il soit,

**« C'est pour les humbles  
qu'elle était la Bonne Louise,  
pour ceux dont elle partageait  
la souffrance... »**



L'enterrement de Louise Michel, Desteray. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.



Louise Michel, Alexandrovitch. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

est un instrument de répression indispensable à la liquidation de la bourgeoisie, il a fait oublier cette vérité, que tous les travailleurs paient aujourd'hui très cher, c'est que *les moyens déterminent les buts*.

La course aux gouvernements a entraîné la course aux parlements, et le mouvement ouvrier s'est progressivement embourbé dans la politique. L'idéalisme ayant fait place à des espoirs d'amélioration matérielle de plus en plus précis, on ne parle plus que de ceux-ci, et pour eux on est prêt à négliger cette liberté à laquelle nos devanciers étaient si solidement attachés. S'il fallait en croire le ton donné aux revendications formulées et aux controverses entre militants, la liberté, dont on ne

# Louise Michel

## son temps et le nôtre

parle plus qu'en souriant (quand on en parle) n'interviendrait pour ainsi dire pas dans la réalisation du bonheur, si bien qu'on ne voit pas pourquoi l'on mêlerait cette notion démodée à celles d'évolution et de révolution sociale.

Si une nouvelle Louise Michel surgissait, il est douteux qu'elle soit bien accueillie dans de nombreux milieux prétendument révolutionnaires. Des propos généreusement humains mêlés à une grande exaltation de la liberté auraient du mal à provoquer l'écho qu'ils méritent. On est maintenant, de part et d'autre, aux définitions sèchement doctrinales et à un terre à terre souvent méprisant pour ce qu'il peut y avoir de plus sensible dans la nature humaine. Ce n'est pourtant pas en faisant jouer les instincts médiocres que l'on construira un monde meilleur.

C'est une foule immense qui accompagna notre bonne Louise au cimetière, preuve qu'une personnalité comme la sienne pouvait exercer un grand attrait sur l'esprit de son temps. Sans avoir la nostalgie d'un passé à jamais révolu, sans faire l'apologie d'un verbalisme qui fut souvent sans lendemains, qu'il nous soit permis de déplorer que dans nos luttes actuelles ce souffle de liberté, dont nous venons de faire état, n'ait pas la place qui lui revient.

HENRI BOUYÉ



La prison des chantiers à Versailles. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis

Poème de Louise Michel tiré de la revue *Nos chansons*, publié sous l'égide de la « Muse Rouge ». Sur la page de garde, on pouvait lire cet avertissement : « La "Muse Rouge" édite une revue de propagande révolutionnaire. Cette publication contient des proses, chansons, poèmes et dessins inédits. »

### LES HIRONDELLES

**Hirondelle, qui vient de la nue orageuse  
Hirondelle, hirondelle, où vas-tu ? dis-le moi  
Quelle brise t'emporte, errante voyageuse  
Ecoute, je voudrais m'en aller avec toi.**

**Bien loin, bien loin d'ici, vers d'immenses rivages  
Vers de grands rochers nus, des grèves, des déserts,  
Dans l'inconnu muet, ou bien vers d'autres âges  
Vers les astres errants qui roulent dans les airs.**

**Ah ! laisse-moi pleurer, pleurer quand de tes ailes  
Tu rases l'herbe verte et qu'aux profonds concerts  
Des forêts et des vents tu réponds des tourelles  
Avec ta rauque voix, mon doux oiseau des mers.**

**Hirondelle aux yeux noirs, hirondelle, je t'aime.  
Je ne sais quel écho par toi m'est apporté  
Des rivages lointains ; pour vivre, loi suprême  
Il me faut comme à toi l'air et la liberté.**

# Anarchisme et philosophie

DANS SON CARNET du 24 février 1848, Proudhon notait : « On a fait une révolution sans une idée ». C'était là, pour le premier théoricien de l'anarchie, l'explication d'un échec ; non que les idées produisent les révolutions mais bien parce que les idées concentrent, un point de maturation atteint, les expériences et pratiques accumulées pour en donner le « formulaire » et permettre un progrès contre la redoutable « routine » dans laquelle retombe toute révolution sans « idée ». En 1848, il s'agissait des idées qui permettent de trouver et prouver la capacité politique des classes ouvrières. Des idées donc...

## Les débuts de l'anarchisme et la critique de la philosophie

L'appui que l'anarchisme a trouvé dans la philosophie est d'abord le combat qu'ont livré ses premiers penseurs contre elle. La philosophie, dans le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, était précisément cette accumulation d'idées sans emploi.

Proudhon admirant et critiquant Kant, discutant d'Hegel ou de Feuerbach avec Marx, Grün ou encore Bakounine, « cherche avant tout à savoir si ces théories [...] sont en mesure d'apporter des solutions aux problèmes sociaux qui se posent dans la réalité. » (1) Bakounine, de son côté, s'était plongé dans la métaphysique allemande « presque jusqu'à la folie » avant de la renier et se jeter « tête baissée dans la vie pratique » (2).

L'époque, sous le point de vue de l'histoire intellectuelle, était charnière, et le positivisme (l'expérience et l'observation) conquérant marginalisait la philosophie en regard du domaine naissant des « sciences humaines ». La critique acerbe de la métaphysique, à la limite d'un discours de déception amoureuse, ne doit pas faire illusion : on ne peut réellement comprendre ce qui distingue Proudhon de Bakounine des autres penseurs socialistes (au premier rang desquels Marx) sans se référer aux instruments philosophiques dont nos deux anarchistes ont fait un usage si particulier.

Que deux scientifiques de formation, Reclus et Kropotkine, soient les principales figures



intellectuelles de l'anarchisme dans la foulée immédiate de Proudhon et Bakounine, est significatif : le temps est à la science. Dans le sillage de l'œuvre de Darwin, la morale, dernier bastion de la philosophie, semble prête à tomber dans l'escarcelle de la science positive. C'est là l'espoir et le dernier combat de Kropotkine : son livre inachevé, *l'Éthique*, en témoigne.

Mais c'est justement le fait de devoir mener ce combat qui justifie, *a contrario*, une reprise du débat philosophique, car c'est bien contre des scientifiques non moins compétents que Kropotkine doit polémiquer et mettre en avant l'entraide comme facteur déterminant dans la vie sociale (3). Le déplacement du champ philosophique vers le domaine scientifique n'a pas, en soi, constitué un réel dépassement des problématiques classiques. Trouver des bases

naturelles, suivant le projet kropotkinien, à une « nouvelle éthique » remplit une fonction polémique face aux présupposés religieux mais ne suffit pas à constituer une nouveauté dans le domaine éthique lui-même.

## Une reprise nécessaire du débat philosophique

Ce n'est pas faire injure à l'anarchisme de considérer qu'après l'assassinat de Gustav Landauer en 1919 (et la mort de Kropotkine deux ans plus tard) le mouvement libertaire ne sera plus guère porteur d'un certain type de réflexion philosophique. Les débats sur l'éthique, la critique du marxisme, sujets propres à cette réflexion, ne dépasseront pas les acquis du passé. Les interrogations de Berneri, les réflexions de Leval, les

apports des « compagnons de route » comme Albert Camus, par exemple, ne suffisent pas à remplir un vide dont d'une certaine manière l'anarchisme paye aujourd'hui les conséquences (il ne suffit pas d'invoquer les bases socio-politiques de l'institution universitaire pour se rassurer sur la quasi-absence de l'anarchisme comme sujet d'étude dans les facultés...).

Le retour en grâce de la philosophie dans les médias ne doit pas faire illusion, il ne s'agit pas seulement d'un mode dont quelques succès de librairie sont les signes (la philo. classique comblant la place de l'occultisme, du New Age ou de je ne sais quoi encore...). Plus profondément, il s'agit de refonder la légitimité de nos démocraties capitalistes : puisque nous ne pouvons changer le monde, faisons-nous en une raison !

La critique de toute espèce de gouvernement ne se limite pas dans l'anarchisme au seul aspect politique, elle est une critique radicale de l'irrationalité dont précisément toute espèce de gouvernement est la preuve. C'était la leçon de Spinoza, il y a trois siècles et des poussières, critiquant la religion car, étant contraire à la raison, elle ne pouvait que demander l'obéissance (or la raison n'a pas à obéir puisqu'elle est elle-même sa loi, comme dira Kant) ; il identifiait alors toute autorité politique et théologique. C'est le message de Proudhon, qui fait de Dieu son ennemi car Dieu c'est l'autorité et, réciproquement, toute autorité renferme un « principe théologique ».

On ne peut comprendre comment le prolétaire Proudhon, parmi tant de prolétaires soumis, comment l'aristocrate Bakounine, parmi tant d'aristocrates imbus de leur supériorité, critiquent si radicalement toute autorité et défendent l'auto-organisation des masses si l'on ne prend la mesure, chez ces deux hommes, d'une confrontation exceptionnelle avec la philosophie.

Confrontation qui leur a appris que la rationalité ne pouvait être que le dialogue entre égaux, et à laquelle ils ont ajouté les conditions réelles d'un tel dialogue : l'égalité sociale et politique.

Retravailler ce discours, dans le champ philosophique, qui est aussi un champ de lutte sociale, est une exigence de notre temps, une exigence pour l'anarchisme-même.

LUC BONET

(1) Pierre Ansart, *Proudhon*, Livre de Poche.

(2) Cité dans *Michel Bakounine*, Madeleine Grawitz, éditions Plon.

(3) Voir les débats contemporains sur la sociobiologie.

Ile-de-France  
RADIO LIBERTAIRE  
(89.4 FM)  
Mardi  
14 h 30 - 16 h

« L'idée anarchiste »

Textes historiques  
ou actuels  
de l'anarchisme

# Anarchisme et rationalisme

**S**'INTERROGER sur les rapports intimes entre la science et l'anarchie, c'est notamment poser le problème de la correspondance entre un discours scientifique et un discours politique ; discuter du « rationalisme » de l'anarchie, c'est poser celui de la « démonstration » rigoureuse de la validité de l'idéologie anarchiste. Ce genre de questions a beaucoup excité les théoriciens au tournant du siècle ; on peut maintenant leur apporter des réponses à peu près claires, ce que nous allons tenter ici.

Parmi les anarchistes célèbres du siècle dernier, on trouvait des scientifiques de haut niveau, comme Reclus et Kropotkine. La philosophie anarchiste elle-même s'est développée dans une ambiance positiviste, où l'on supposait communément que les progrès de la science, et de la connaissance en général, étaient à la fois le levier de la révolution sociale (« connaître son aliénation pour mieux la combattre »), et la condition nécessaire à l'édification d'une société libertaire viable : on faisait confiance à l'intelligence pour gérer les rapports individuels et sociaux, et aux progrès techniques pour amener la société d'abondance tout en allégeant les impératifs de travail.

C'est Bakounine qui a probablement le mieux défini les limites d'une telle logique : la science est certes un facteur de progrès potentiel sur lequel s'appuyer, mais elle ne peut prétendre à elle seule nous gouverner : d'une part elle n'est pas, et ne sera probablement jamais suffisamment développée pour englober la totalité des facteurs individuels et sociaux, d'autre part la « science » est une entité abstraite qui ne parle qu'à travers ceux qui en sont, ou s'en prétendent les dépositaires, c'est-à-dire les scientifiques, et leur donner à n'importe quelle autre caste.

Le XX<sup>e</sup> siècle a démontré à quel point Bakounine était visionnaire en la matière. Si une utilisation bénéfique des progrès de la science et de la technique a contribué, et encore maintenant, au mieux-être des individus (santé, confort domestique, communications, travail potentiellement moins pénible), les mêmes « progrès », en l'absence de perspectives sociales émancipatrices, ont provoqué des effets pervers (la mécanisation entraînant le chômage en est un exemple frappant), voire



Le mur des fédérés, Picchio - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

engendré une sophistication croissante des moyens d'oppression et de répression, depuis le flicage informatisé jusqu'aux armements les plus perfectionnés. Parallèlement, l'expérience a démontré que les indéniables compétences des scientifiques ne s'étendaient pas aux champs politique ni éthique (voir par exemple les Nobel réalliés au nazisme, la mise en coupe réglée — et consensuelle — de la recherche française au profit de l'industrie militaire...).

Il faut donc faire la part des choses entre l'obscurantisme, par essence contraire à toute émancipation, et un positivisme béat. La science n'est en soi ni un bien, ni un mal, et il serait ridicule de prétendre en arrêter la progression. Il reste tout aussi vrai que l'épanouissement des potentialités intellectuelles de chacun est nécessaire à l'édification d'une société d'hommes et femmes libres dans un environnement matériel sans cesse amélioré. Mais cela ne se produira pas sans une volonté sociale émancipatrice, qui est l'affaire de tout le monde, de tous les instants, qui est aussi une mise en perspective de la science par rapport aux besoins et aux désirs de la société. La science peut devenir un outil pour construire l'anarchie, mais il ne faut pas perdre de vue que cet outil est pour l'instant surtout utilisé (très efficacement, du reste) à des fins contraires aux nôtres.

Nos rapports avec le rationalisme sont, ce n'est pas surprenant, un peu du même style. Seulement, on se place cette

fois sur le plan plus philosophique (et c'est un des aspects remarquables de l'anarchisme que de faire le lien entre une pensée philosophique et un combat social). L'anarchisme s'est toujours réclamé du rationalisme, et a toujours refusé toute forme de transcendance (Dieu, la patrie...). Mais il a été dès le début évident que la complexité de l'être humain s'accommodait mal d'un raisonnement matérialiste « grossier » (que l'on pense aux phénomènes émotionnels artistiques ou amoureux, par exemple). Restait le rationalisme appliqué à l'échelle de la société. Là aussi, un bref retour en arrière s'impose. Un des grands challenges dans le monde des idées du début du siècle a été d'essayer de bâtir, au moyen d'un langage strictement rigoureux, « la » logique absolue, qui s'appliquerait aussi bien aux mathématiques qu'à la philosophie, promue au rang de science exacte. Les conséquences, en théorie politiques, risquaient d'être non négligeables : il s'agissait tout simplement de définir le système social non pas idéal, mais qui s'imposerait par la seule force d'un raisonnement implacable : en quelque sorte, l'application cohérente du rationalisme aux sciences politiques. Que Bertrand Russell, qui affichait à l'époque de nettes affinités avec l'anarchisme, ait été un des principaux acteurs de ce courant de pensée philosophico-scientifique ne peut évidemment pas nous être indifférent !

Du point de vue strictement scientifique, les théorèmes dits

d'incomplétude de Gödel ont montré dans les années 30 que cette recherche ne pourrait pas aboutir. Pour ce qui nous intéresse, on peut interpréter les résultats de Gödel de la façon suivante : tout système de pensée, aussi rationnel cherche-t-il à être, repose sur des postulats qui ne relèvent pas du rationnel, et même si l'on identifie les postulats en question, ils ne permettront pas de répondre rationnellement à toutes les questions imaginables.

En clair, si le rationalisme garde toute sa valeur en tant qu'outil de déduction, s'il est « scientifiquement » et expérimentalement ce qui peut discriminer un raisonnement correct et une affirmation infondée, on ne peut pas affirmer que l'anarchisme est la seule philosophie « vraiment » rationaliste (il peut y en avoir d'autres), ni que l'anarchie se résume à un rationalisme.

C'est sur ce dernier point qu'il me semble utile d'insister, parce qu'on y voit la nécessité de l'ancrage social, militant, de l'anarchisme. Nous avons deux principes de base, que nous considérons comme des évidences, des tabous, des convictions viscérales, que qu'on voudra : ce sont la liberté totale de l'individu d'une part et l'égalité sociale entre les individus d'autre part. Notre anarchisme prétend construire un édifice cohérent à partir de ces deux postulats, et se base sur le rationalisme pour en tirer les conséquences logiques, n'acceptant (éventuellement) de réfutation que rationnelle : on retrouve ici notre refus de l'argument de transcendance.

Par exemple, il semble désormais clair que l'argumentation rationaliste est impuissante à « démontrer » l'inexistence de Dieu, qui est précisé hors du champ rationnel. Mais, on peut encore se reporter à Bakounine pour le comprendre, cette idée de Dieu est incompatible avec notre idée de liberté ; notre problème n'est donc pas tant de nous interroger sur un hypothétique divin que de combattre son irruption, nuisible de notre point de vue, dans les rapports humains. De même, le combat économique ne peut pas se limiter à la recherche de « la » théorie économique rationnelle : l'ultra-libéralisme, par exemple, est une doctrine extrêmement cohérente, contre laquelle nous luttons au nom du principe d'égalité sociale.

Enfin, même avec autant d'ajouts que possible à nos principes de base, on tombera toujours sur des questions auxquelles nous ne savons pas répondre par le seul truchement du rationalisme ; il faudra alors faire un choix, arbitraire d'un certain point de vue, et ce choix pourra ne pas être le même d'un individu à l'autre ; c'est, si l'on veut, la justification « scientifique » de la nécessaire diversité, non de l'anarchisme, mais de la société anarchiste, en fonction des désirs politiques, esthétiques ou éthiques des uns et des autres, pourvu que l'on prenne garde à maintenir la cohérence rationnelle avec les principes de liberté et d'égalité qui fondent l'anarchisme.

La rationalisme et la science ne remplacent donc pas ce que chaque anarchiste ressent intimement, bien avant toute analyse philosophique : la révolte contre l'autorité et les inégalités, et la nécessité de la lutte sociale. Simplement, si l'on veut que ces luttes ne soient pas un feu de paille sans lendemain, mais au contraire des jalons vers une société libertaire qui tienne la route, la méthode scientifique (sans parler des résultats, des progrès qui en résultent) et la critique rationaliste nous offrent des outils irremplaçables. En fait, la démarche constructive anarchiste se situe dans un va-et-vient perpétuel entre la révolte et la raison.

Bien sûr qu'on s'en doutait !

FRANÇOIS COQUET

# Le projet de société

**E**N ABORDANT la question du projet de société, il faut éviter deux écueils : celui de la démarche déterministe et celui de l'utopie.

• La démarche déterministe consiste à affirmer que la société actuelle évolue, par le jeu de ses contradictions internes, vers le socialisme, lequel émergera inévitablement, soit par degrés, soit par suite d'une convulsion brutale.

• La démarche utopiste consiste à imaginer les détails d'une société telle que nous la souhaiterions, sans tenir aucun compte des conditions historiques, du contexte, des rapports de forces, du niveau de développement économique, etc.

Les sociétés humaines ne sont ni le produit d'une observation de laboratoire, ni le produit des désirs et des fantasmes d'un groupe de rêveurs.

Dès lors se pose la question de la légitimité même d'un projet de société. On connaît la fameuse formule de Marx, qui ne voulait pas donner les recettes de la marmite de la révolution, signifiant par là qu'il ne voulait pas décrire dans ses détails comment serait la société future, et il avait tout à fait raison. Sans que la position de Bakounine soit contradictoire avec celle de Marx, le révolutionnaire russe disait que « nul ne peut vouloir détruire sans avoir au moins une imagination lointaine, vraie ou fautive, de l'ordre des choses qui devrait selon lui succéder à celui qui existe présentement ; et plus cette imagination est vivante en lui, plus sa force destructrice devient puissante ; et plus elle s'approche de la vérité, c'est-à-dire plus elle est conforme au développement nécessaire du monde social actuel, plus les effets de son action destructrice deviennent salutaires et utiles. » (Stock, T. VI, p. 66.)

Nous ne pensons pas que l'émancipation humaine de l'exploitation et de l'oppression soit un fait inévitable, qui résulterait d'une loi historique de progrès indéfini. C'était là un des points les plus importants de l'opposition de Bakounine à Marx, le premier affirmant qu'il peut y avoir dans l'histoire des régressions terribles, et que de la société capitaliste pouvait émerger non pas le socialisme, mais un autre système d'oppression, la « bureaucratie rouge »...

Néanmoins, il est possible de donner les grandes lignes d'un projet de société libertaire

à partir d'une méthode qui ne succombe ni au fatalisme historique ni à l'utopisme, mais qui, précisément, se « conforme au développement nécessaire du monde social actuel ». Le socialisme n'est pas une création spontanée et immédiate, émergeant tout prêt déballé le lendemain de la révolution : ses racines se trouvent dans les revendications mêmes de la classe ouvrière, perceptibles de manière plus ou moins claire selon les périodes d'expansion ou de régression de la lutte des classes. On peut proposer quelques grandes lignes :

## L'abolition du salariat

a) L'exclusion du travailleur du produit de son travail, consécutive à sa situation de salarié, conduit naturellement, à travers la réappropriation, à la revendication de la détermination, par la classe ouvrière, de l'objet de son travail. En d'autres termes les richesses produites par la communauté doivent revenir à la communauté ;

b) L'exclusion de l'outil de travail conduit de même à revendiquer la détermination des conditions de travail ;

c) L'exclusion du travailleur de sa classe par le chômage, qui est la conséquence ultime de sa condition salariée, aboutit enfin à réclamer le contrôle de l'affectation des ressources sociales qui garantit à chacun la dignité.

Tels sont les trois éléments principaux qui définissent de façon concrète le concept d'abolition du salariat.

## L'abolition de la propriété privée des moyens de production

Elle résulte naturellement des revendications formulées ci-dessus : la réappropriation du produit du travail collectif par la communauté des travailleurs, la détermination des conditions et de l'organisation du travail et la détermination collective des objectifs de production, définissent précisément ce qu'est la propriété collective des moyens de production. Ces objectifs sont évidemment antinomiques avec l'appropriation de la richesse sociale par une minorité poursuivant des objectifs privés de rentabilité immédiate.

La propriété a eu dans l'histoire des formes variées qui ont évolué constamment et se sont adaptées aux nécessi-



Événements de Lyon. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

tés du développement des forces productives. Le « patron » tel qu'il existait au début du siècle, propriétaire de son entreprise, n'existe que marginalement aujourd'hui. Le développement de la société par actions a « dilué » la propriété des moyens de production, en la répartissant entre les actionnaires : il s'agit véritablement d'une entreprise collective, mais limitée à un petit nombre, et inégalitaire, puisque certains détiennent plus d'actions que d'autres. Le capitalisme a donc lui-même, en quelque sorte, créé la notion de propriété collective (limitée) parce que la production moderne nécessitait la mise en œuvre de moyens collectifs.

La suppression de la propriété privée des moyens de production ne constitue donc pas un bouleversement particulièrement colossal. On pourrait dire, à titre de boutade, qu'elle n'est que la conséquence naturelle d'un processus qui aboutit à considérer chaque individu comme un actionnaire, à égalité avec tous les autres, de la société tout entière...

## L'abolition de l'économie de marché

Selon la théorie libérale, le marché est un lieu (mythique) où les consommateurs expriment leurs besoins et où les entrepreneurs déterminent leurs objectifs de production. La rationalité du système est tout apparente, parce que précisément ce sont les consommateurs, et non les usagers, qui s'y expriment (et même cela peut être discuté). Ne sont pris en compte que les besoins de ceux qui paient. Aucun marché au monde ne peut

prendre en compte les besoins sociaux tels que la santé, l'éducation, etc. Aucun entrepreneur capitaliste n'a jamais construit de crèche.

Aussi, l'abolition du salariat et de la propriété privée des moyens de production implique-t-elle l'abolition du marché.

D'ailleurs, à y regarder de plus près, le capitalisme lui-même a très largement aboli le marché. L'économie d'un pays industriel n'est en effet que très partiellement soumise aux lois du marché. L'agriculture est virtuellement préservée de ces lois par les subventions de l'État. L'école, la santé, l'énergie, etc., de même. Nous avons tous parfaitement assimilé que certaines « prestations » comme la santé, l'éducation, etc., ne relèvent pas du marché (même si cette situation est remise en cause), et sont un droit imprescriptible. Rien n'interdit d'y inclure d'autres « prestations », comme le logement. Même les écoles privées n'ont de privé que le nom, puisque aucune ne survivrait sans subventions de l'État. Ce qui reste du domaine du secteur concurrentiel, concerne en fait les produits de consommation courante, qui sont certes essentiels dans l'illusion que nous nous faisons de notre mode de vie.

Cette abolition partielle du marché par le capitalisme lui-même est encore plus vraie dans les rapports internationaux : les prix de la banane, du café, du cacao, de l'arachide, du pétrole, des produits miniers, etc., ne sont pas déterminés par le « marché » mais par des mécanismes complexes dans lesquels les lois de la concurrence n'ont pas grand chose à voir, et qui relèvent d'un pro-

cessus parfaitement volontariste de domination brutale sur le tiers monde. Même les échanges entre États se font couramment par un simple troc.

On comprend dès lors que la revendication de l'abolition du marché n'implique en rien l'abolition des échanges, entre individus ou entre collectivités ; sa mise en place ne soulève pas de difficultés insurmontables puisqu'elle n'est que la continuation logique d'un processus commencé depuis longtemps. Ainsi, une absence virtuelle de marché, au sens strict du terme, dans les rapports des métropoles industrielles avec le tiers monde, aujourd'hui fondée sur la force, pourrait très bien être modifiée en authentique coopération.

L'« utopie » de ce programme, schématiquement énoncé, apparaît considérablement relativisée lorsqu'on songe au caractère utopique du capitalisme lui-même. Nous entendons par là que les idéologies du système développant sur celui-ci un discours dans lequel la fiction, les fantasmes, apparaissent comme la réalité : la « liberté du travail » y est la contrainte à l'insécurité ; l'égalité voit côtoyer la misère la plus abjecte avec des salaires de 200 millions de francs ; la démocratie se manifeste comme un système où une minorité de citoyens élisent des gouvernants sur lesquels ils n'ont aucun contrôle et qui de jour en jour grignotent les acquis, les droits de la masse.

Les grands axes du projet libertaire étant formulés, il reste à développer la cadre institutionnel dans lequel sa réalisation est possible.

RENÉ BERTHIER

# LE LIBERTAIRE

2<sup>me</sup> Edition -- N° 1

Fondé par Sébastien FAURE

2<sup>me</sup> Edition -- N° 1

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an . . . . . 6 francs  
Six mois . . . . . 3 —  
Trois mois . . . . . 1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

5, Rue Eugène Sûe, 5 — Paris

### POUR CE QUI CONCERNE :

L'Administration, s'adresser à M. MATHA, 5, rue Eugène Sûe, Paris.  
La Rédaction, à M. CONSTANT MARTIN, 5, rue Eugène Sûe, Paris.

## ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an . . . . . 8 francs  
Six mois . . . . . 4 —  
Trois mois . . . . . 2 —

## LETTRE OUVERTE

Mon cher ami,

Je fonde un journal.

Depuis longtemps j'en avais le désir : l'effet de la parole est mathématiquement limité aux proportions d'une salle. Véhiculée par le papier, l'idée ne connaît pas ces étroites limites. En outre, la pensée écrite reste présente. Le journal est une sorte de phonographe auquel on peut faire indéfiniment répéter le son qu'il enregistre.

Mais je n'avais pas les moyens de réaliser mon désir.

Ces moyens, aujourd'hui je les ai.

L'argent ne me vient ni d'un ami, ni d'un commanditaire, ni d'un héritage, ni d'une heureuse spéculation sur les Mines d'Or. Mes conférences à Paris et en province m'ont procuré le petit capital indispensable. Les auditeurs sont venus en foule, la recette a été lucrative.

Pouvais-je faire de ces fonds, venus de la propagande, un meilleur et plus naturel usage que de publier un journal et, parallèlement à l'effort continué par la parole, développer, sous la forme écrite, les convictions qui m'animent?

Donc, je fonde « le Libertaire ».

\*\*

« Le Libertaire! »

Par ce temps de servitude et de lâcheté, proclamer son indépendance et sa fierté! Protester, ferme et haut, contre l'autocratie de l'argent, le despotisme gouvernemental, et la tyrannie morale et religieuse! A la grotesque fiction de la liberté, selon le dogme bourgeois, opposer le concept rationnel de la liberté positive. Stigmatiser hardiment la véritable et unique cause, part faite aux fatalités naturelles, des oppressions économiques, politiques et morales qui torturent l'individu dans son ventre, son cerveau et son cœur. Etablir avec limpidité la fatalité, dans le milieu social actuel, des iniquités, des misères et des crimes qui font verser tant de larmes et répandent tant de sang. Infliger aux puissants les leçons qu'ils méritent et suggérer aux faibles les virilités qui leur manquent. S'attaquer sans crainte à la routine, aux préjugés, aux croyances.

Dénoncer le mensonge, démasquer l'hypocrisie. En toutes circonstances, affirmer sans peur sa pensée, sa pensée tout entière. Prouver en une langue simple, dépouillée du pédantisme des savantesses, que, demain, la misère, la fourberie, l'ignorance, la haine, la prostitution, l'esprit de domination peuvent être remplacés par l'esprit de liberté, l'amour, le savoir, la sincérité, l'abondance. Démontrer que tous les éléments du bien-être physique, intellectuel et moral sont devenus l'apanage de nos générations et que la souffrance procède des arrangements sociaux dont une nouvelle mentalité peut réaliser la transformation. Travailler assidûment à l'éclatement et au développement de cette cérébralité nouvelle.

Bref, vulgariser cette idée, indiscutablement exacte, qu'il est au pouvoir des hommes de substituer rapidement la joie de vivre à la douleur d'exister. Peut-on concevoir un but plus élevé, plus utile?

C'est celui que poursuivra, dans la mesure de ses forces, le journal *Le Libertaire*.

\*\*

Les colères, les révoltes, les aspirations, les certitudes d'avenir que je viens d'énumérer. Je sais qu'elles sont les vôtres autant que les miennes. Puisque vous les partagez, voulez-vous partager avec moi la joie des batailles à livrer, des obstacles à vaincre? Voulez-vous, sans enrégimentation, sans embrigadement, mener, à côté de moi, le combat qui, appelant vos convictions de penseur, vos ardeurs d'apôtre? Vous choisirez vous-même votre poste, vos armes, vos ennemis, votre stratégie.

Ce qui nous guidera dans la mêlée, ce qui reliera nos efforts, ce qui assurera notre marche d'ensemble, ce qui déterminera notre plan de bataille, ce sera cette direction, autrement plus puissante que celle du plus illustre capitaine : la communion d'idées et de sentiments.

Nous nous connaissons; nous savons que nous faisons partie de cette poignée, chaque jour grossissante, d'individus qui portent au cœur la haine du présent douloureux et l'amour du consolant avenir.

Voulez-vous, avec moi, lutter contre cet exécrable aujourd'hui et préparer ce demain adorable?

La tâche sera rude, longue et pénible sera la campagne; — nous nous attirerons la haine des gens en place; nous serons en butte aux tracasseries policières, aux vexations administratives, aux dédains des cuistres, aux calomnies des méchants, aux infamies des fourbes.

Mais il est si rassurant de se sentir en contact avec la vérité, si fortifiant de savoir qu'on bataille pour une idée juste, si bon de clamer ses indignations et d'esquisser son idéal; il est si doux de faire haïr ce qu'on déteste et chérir ce qu'on aime!...

Allez! si on faisait la balance, on s'apercevrait bien vite qu'à ce jeu, on ne perd pas et on commencerait à concevoir que, somme toute, le meilleur et peut-être le seul moyen de goûter quelque bonheur dans notre triste société, c'est de travailler à présent à en instaurer un autre.

SÉBASTIEN FAURE.

\*\*

Telle est la lettre par laquelle j'ai fait appel au concours de chacun de ceux qui seront les rédacteurs assidus de ce journal. En rendant cette lettre publique, j'ai eu l'intention de faire connaître à tous l'attitude que prendra et gardera *Le Libertaire*, les campagnes qu'il mènera, le but qu'il poursuivra inlassablement.

Le lecteur sait maintenant en présence de quelle entreprise il se trouve, et verra s'il lui plaît de l'encourager, de la soutenir.

SÉBASTIEN FAURE.



LA

## RÉUNION du TIVOLI

Jamais la salle du Tivoli-Vaux-Hall n'avait été envahie par une telle foule. Jamais manifestation aussi grandiose n'avait eu lieu.

Les dix mille personnes entassées, samedi soir, au Tivoli (et un grand nombre d'autres n'ont pu y pénétrer) étaient venues dans le but d'acclamer Louise Michel et d'écouter celle-ci et Sébastien Faure.

Le sujet de la Conférence était des plus attrayants : « Ce que nous voulons. » Les deux orateurs l'ont développé avec la chaleur communicative qui leur est propre.

L'un et l'autre ont pris deux fois la parole et ont exposé, aux applaudissements enthousiastes de l'auditoire, ce que veulent les Libertaires.

Après eux, Leboucher et Tortelier ont dit quelques mots. Tous deux, bien inspirés, ont su trouver de beaux accents pour exprimer des idées fortes et justes.

Mordacq, l'éternel Mordacq, est bien venu faire quelque contradiction; mais il n'a pas eu la bonne fortune de se faire écouter de l'auditoire.

Vers 10 h. 1/2, le public a gagné les portes de sortie, emportant de cette magnifique réunion une inoubliable impression, et se promettant de se retrouver samedi à la salle Chayne.

*Le Libertaire* du Samedi 23 Novembre contiendra le compte rendu de la Conférence du Tivoli Vaux-Hall.

### SALLE CHAYNE

12, Rue d'Allemagne, 12

Le Samedi 23 Novembre 1895 à 8 h. 1/2 du soir

## CONFÉRENCE

PUBLIQUE & CONTRADICTOIRE

PAR

Louise MICHEL.

ET

Sébastien FAURE

Prix d'entrée : 50 centimes

### Avis très important

La première édition de ce Numéro a obtenu un si grand succès que, malgré notre tirage considérable et les précautions prises, il nous a été impossible de satisfaire aux exigences de la vente.

Nous nous en excusons auprès de nos dépositaires de Paris et de province.

Nos dispositions sont prises pour que, désormais et dès le N° 2, pareil inconvénient soit évité.

Nous serons donc en mesure de livrer tout ce qui nous sera demandé.

## Vagabonds

On voit souvent à Londres arriver des vagabonds, c'est-à-dire des gens n'ayant ni feu ni lieu; tout le monde n'a pas à sa disposition les chemins de fer du Sud, Panamas, Fonds secrets, etc., etc., etc., il faut donc vivre de son travail, quand le travail manque, ce qui n'est pas rare; au pays des Rességuier, et même partout, il faut chercher ailleurs ou crever de faim.

Quand, à bout de ressources, ayant achevé les derniers sous de la dernière collecte des camarades, on ne peut plus franchir les distances en chemins de fer, on prend tout son courage et on marche, des souliers percés aux pieds, des vêtements délabrés sur le corps, on est vagabond! et comme, en cette occasion, on n'a pas la mine reposée on devient nécessairement un individu de mauvaise mine, pourchassé par toutes les polices du monde, c'est dans ces conditions, que nombre de travailleurs sans ouvrage viennent en demander en Angleterre, seul endroit peut-être où on ne commença pas par les arrêter.

Voici, sans phrases (et plutôt diminuées qu'augmentées) dans quelles circonstances sont arrivés les derniers: l'homme et la femme, car, dans ce monde-là, la compagne ne sait pas abandonner son mari; plus la position est cruelle, plus vite elle est debout, marchant et jeûnant avec lui. Elle est partie sans oser tourner la tête vers les vieux parents, le cœur lui aurait failli; elle ne veut pas pleurer.

Ayant constaté qu'ils avaient de quoi payer leur passage, l'homme et la femme se sont embarqués pour l'Angleterre. Comme c'est heureux, sedit-ils, une fois à Londres, nous trouverons du travail, les patrons de France n'ont pas pu défendre jusque-là de nous employer.

Il y avait un peu de temps qu'ils n'avaient mangé, mais l'espérance les soutenait, ils sont d'ailleurs habitués à ne pas manger tous les jours.

Ils débarquent à Douvres, à 5 heures du matin, émerveillés de la mer qu'ils n'ont jamais vue, fatigués cependant, ils se sentent lourds, leur pensée ne va pas plus loin que le flot qui meurt au rivage. Mais ils savent que de Douvres à Londres, c'est la terre ferme, ils iront à pied, dormant un peu en marchant.

Ni l'un ni l'autre ne savent lire, ce n'est pas pour apprendre qu'ils sont entrés tous petits dans des fabriques; depuis, ils ont toujours travaillé, la douleur leur a enseigné la vie, leur première leçon de géographie a été prise sur les routes, qu'ils suivent les pieds saignants, l'estomac creux.

S'ils ne savent rien, ce n'est pas leur faute. Car ils retiennent par cœur tout ce qui leur semble beau, des chansons, des vers qu'ils ont recueillis comme ils ont pu tous deux, ils ont le sentiment du beau; ils sont de ceux que le progrès attire comme un aimant. Mais le boulet de la misère leur a été bien rivé.

L'homme a déjà une rude expérience. Elle, n'en est pas non plus à sa première épreuve, toute petite, elle a vu Fourmies, et y fut blessée au talon — et depuis que d'autres encore!

Les voilà donc sur le chemin, ils suivent les fils du télégraphe, ne sachant pas un mot d'anglais, ils ne peuvent demander un renseignement.

Il pleut, les arbres se courbent sous le vent, eux seuls sont dehors, eux et les bœufs couchés dans les prairies.

Trois jours, ils marchent, dormant la

nuit dans les meules de paille, reprenant leur route avant l'aube, de peur d'être chassés.

Ce qu'ils ont mangé sur le chemin est problème de tous les instants, ils se fient au sort. Un jour que la femme allait mourir, l'homme s'est hasardé à demander un morceau de pain dans une ferme, ils ont fait le reste du voyage avec cela, et une pomme verte.

Enfin, voilà Londres! ils ont eu souvent peur de n'y pas parvenir, quand les fils du télégraphe se croisaient, ils avaient des anxiétés, puis se fiaient à la chance, ils suivaient ce qu'ils croyaient la véritable ligne.

Ils traversent les premières rues sans savoir et entrent enfin dans une gare, où ils espèrent se reposer sous quelque hangar, rebutés de tous côtés, ils tombent enfin à un employé sachant quelques mots de français qui leur indique le quartier français et permet à la femme de rester assise en un coin de la gare.

Les chances se suivent! un vieux resté à Londres, depuis 71, et qui, le matin va chercher des journaux, rencontre ce malheureux arrivé déjà à quelques pas de Charlotte Street, lui parle, retourne avec lui chercher sa femme, le voyageur ne sait pas le nom de la gare, enfin, reprenant pas à pas son chemin, ils arrivent, les voilà tous deux réchauffés, mais pas de travail et c'est à cela qu'ils pensent d'abord.

Une fois reconfortés, la femme apprend qu'il y a un emploi de laveuse de vaisselle et de vitres, dans un petit restaurant, elle entre pour sa nourriture, lui qui appartient à un syndicat international, apprend que des verreries existent à Castlefort; avec les noms des villes qui sont sur le chemin, et une carte où se trouve un trait d'encre figurant la route entre Londres et Castlefort, le voilà parti.

Il marche, il marche, heureux, croyant déjà le travail assuré.

Cette fois, il a quelques sous, il peut acheter du pain, mais il pleut encore, la route est longue, à force de montrer son papier pour qu'on lui indique d'un geste son chemin, on ne peut plus lire et bientôt, il est détrempe tout à fait — que devenir? il ne désespère jamais, une lettre lui reste qu'il n'a pas lue, et ne comprendrait même pas — une lettre en anglais, pour le Syndicat des Verriers de Castlefort.

Il montre l'adresse au premier en qui il croit pouvoir se confier, l'autre lit et lui ouvre ses bras.

Voilà comment le vagabond parvint au Syndicat des Verriers de Castlefort — c'est qu'un mot magique se trouvait dans la lettre: Carmeau; le vagabond fut choyé pendant trois jours, nourri le mieux possible, mais reconduit à la gare, car là non plus il n'y avait pas d'ouvrage.

Mais c'est en chantant et avec les bannières du Syndicat international des Verriers que le camarade fut reconduit à la gare, il était heureux à Londres. Toujours pas d'ouvrage, sice n'est celui de sa femme, mais bientôt elle sera mère, alors pendant peut-être une quinzaine de jours elle ne pourra travailler; on ne peut l'attendre à son emploi.

C'est pourquoi le mari et la femme s'en retournent en France, où du moins sont les vieux parents — et de là, s'il n'y a toujours pas de travail, il faudra bien qu'ils marchent encore, alors ils seront trois, il y aura le petit que tiendra la mère, serré contre sa poitrine pour le préserver de la neige d'hiver qui s'épaissira autour d'eux et peut-être en quelque endroit isolé recouvrira leurs cadavres — cela ne finira-t-il donc jamais?

LOUISE MICHEL.

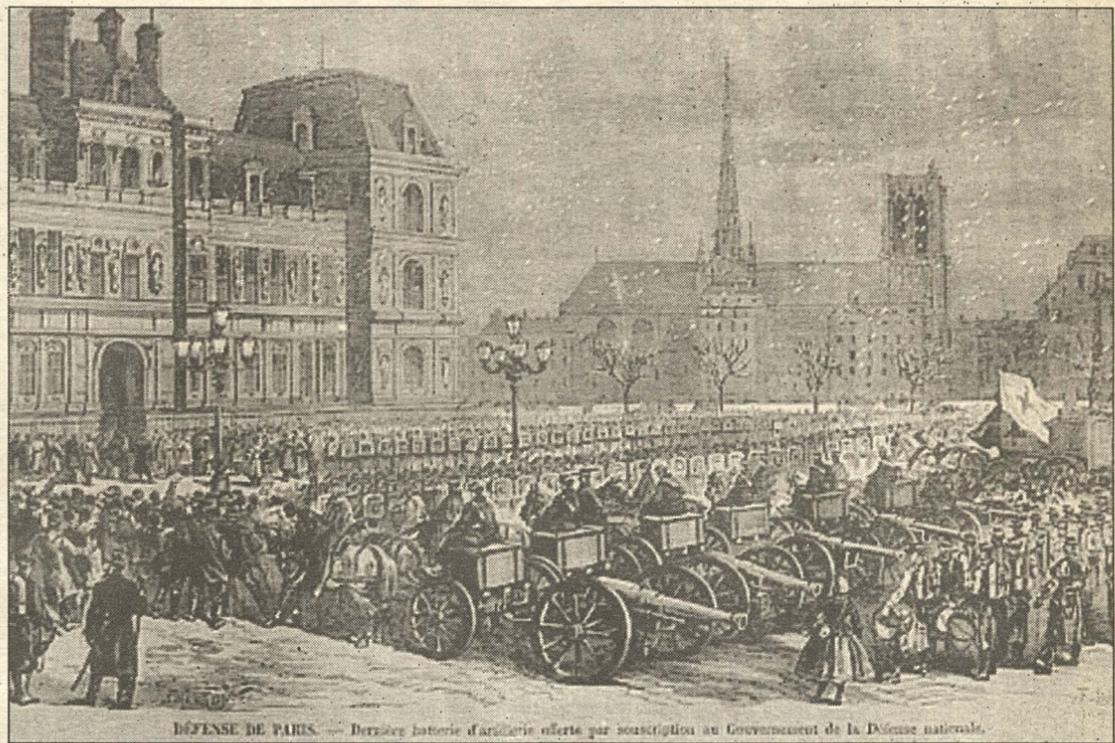
# La révolution

LA RÉVOLUTION, c'est avant tout le possible aboutissement de la lutte de classes, cette lutte dont les conflits sociaux sont l'expression permanente. A l'opposé du romantisme révolutionnaire, nous ne l'envisageons pas comme un « grand soir ».

Nous savons très bien que rien ne se fait magiquement du jour au lendemain. La révolution est un long processus. C'est au fur et à mesure du développement d'un mouvement social qu'elle se construit. De la dynamique des luttes naissent de nouvelles prises de conscience ; des expériences et des débats au sein de ce mouvement émergent des projets d'alternatives sociales. C'est lorsque le rapport de forces entre exploités et exploités bascule en faveur des seconds que se produit la rupture ;

lorsque les salariés déclenchent une grève générale et commencent à exproprier les patrons, faire fonctionner les entreprises et les services publics pour leur compte collectif. La grève générale expropriatrice est en effet l'étape « pivot » du processus révolutionnaire. Dès que se produit cette rupture, il faut continuer sur la voie de l'auto-organisation, de l'autogestion et du fédéralisme. Les organisations de lutte, dont se sera doté le mouvement social au cours des années antérieures, seront les outils de cette réorganisation.

Les syndicats, les associations de quartier, les diverses organisations politiques anarchistes fourniront les premières structures d'autogestion afin de coordonner au plus vite les services publics, la production des biens et leur répartition.



Les canons devant l'Hôtel-de-Ville, 1871. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

## Contre le réformisme et l'électorisme

L'Etat n'étant pas un outil neutre, le conquérir pour tenter de mener une politique plus juste, pour, en quelque sorte, tenter d'« humaniser » le capitalisme, voilà la véritable utopie ! Aucun gouvernement de « gauche » ne pourra tenir ses promesses, tout simplement parce qu'en acceptant les règles du jeu de l'économie de marché et de la propriété privée des moyens de production, il sera contraint de faire la politique correspondant aux intérêts des véritables détenteurs du pouvoir : les patrons d'industrie, les groupes financiers, les multinationales. Voilà pourquoi la politique de gauche est un mythe.

Se présenter aux élections, dans l'espoir d'être élu, n'est donc pas notre combat.

La seule chose qui compte, c'est le rapport de forces que seront capables d'établir les exploités, face

aux patrons et gouvernants.

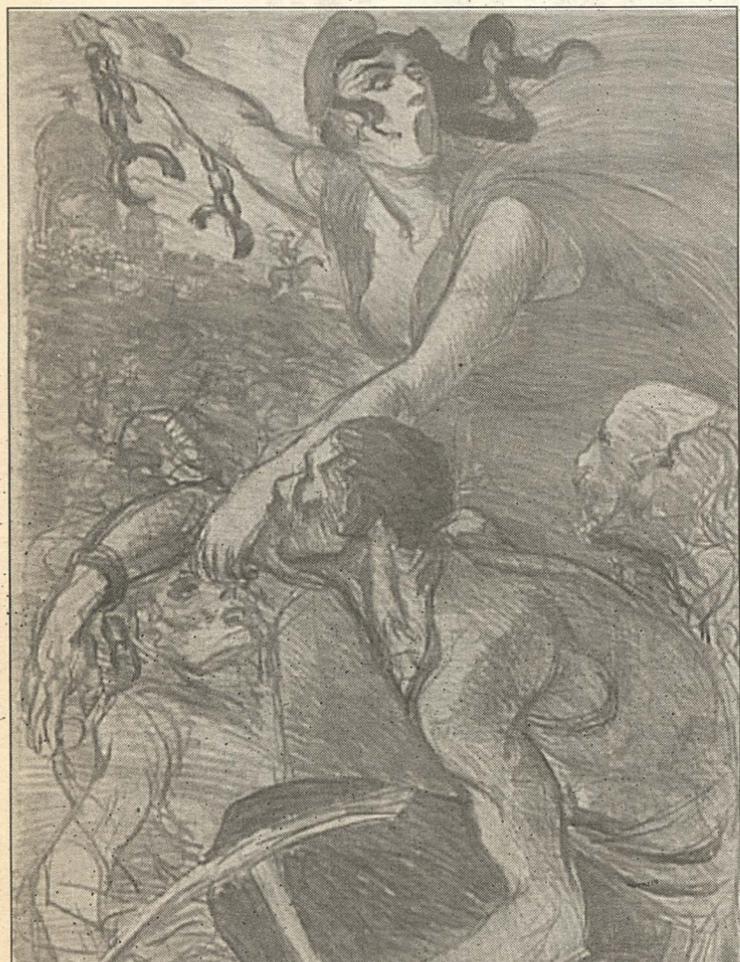
L'abstention aux élections municipales, régionales, législatives ou présidentielles est un *leitmotiv* du mouvement anarchiste. L'abstention est l'expression d'un refus : celui de se prêter à la mascarade des partis démocrates. Nous y ajoutons immédiatement un *distingo* capital : l'abstentionnisme du « pêcheur à la ligne » est tout aussi dangereux que l'acte du citoyen qui, se croyant « responsable », met un bulletin de vote dans une urne, en signifiant l'arrêt de mort de son propre pouvoir politique.

Notre abstentionnisme n'a rien d'un acte passif, mais il est au contraire un moyen d'intervenir pour brouiller les cartes des différents partis et affirmer la nécessité d'une prise de conscience du prolétariat.

Il n'est pas rare que l'on nous reproche cette tactique, en nous accusant « de faire le

jeu de la droite, voire de l'extrême droite ». En 1981, il fallait « donner sa chance à la gauche », et puis on verrait... Depuis, on a vu. Bien sûr, il restera toujours les indécorables, pour nous certifier « qu'avec la droite, la situation aurait été encore pire ». Ce raisonnement du « moindre mal » peut mener loin, très loin ! Si loin que l'on a pu entendre, en 1995, de lamentables dialogues entre partisans de la gauche, certains se demandant si un « Chirac social » ne valait pas mieux qu'un « Balladur qui avait fait confiance à Pasqua... ». On atteint ici les sommets de la politique de comptoir !

Reste l'argument choc : « en ne votant pas, vous favorisez la progression de l'extrême droite » ! Notre réponse est claire : l'histoire nous a suffisamment montré qu'aucune démocratie n'a pu barrer la route au fascisme. En Espagne, en 1936, vaincu par les urnes, le fascisme, cinq mois plus tard, rejaillissait avec d'autant plus de force dans la rue.



La Libératrice, Steinen. Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

Et puis, s'il faut parler de « ceux qui font le jeu du FN », parlons-en ! A celles et ceux qui ont la mémoire courte, rappelons juste quelques faits qui montrent combien la gauche, historique et actuelle, s'est employée à pérenniser un système et des méthodes qui, de fait, fournissent un terreau fertile au fascisme : ce sont les élus socialistes du Front Populaire qui, en 1940, votèrent les pleins pouvoirs à Pétain (excepté une quarantaine d'entre eux). C'est la gauche socialiste qui laissa crever la révolution espagnole, en refusant de lui vendre des armes. C'est encore elle qui enferma les réfugiés espagnols dans des camps de concentration, avant de les livrer aux fascistes. C'est le socialiste Jules Moch qui a inventé, en mars 1948, les CRS. Et vous savez pourquoi ? Parce que pendant la grève des mineurs, il avait envoyé l'armée, mais l'armée est passée du côté du peuple.. C'est le général Bigeard, spécialiste de la torture en Algérie, celui qui tous les soirs envoyait des camions pour ramasser les morts victimes d'interrogatoires, qu'on jetait ensuite à la mer, qui déclarait en 1981, à propos de la victoire de la gauche : « Vous savez, ça ne me gêne pas. J'ai fait deux guerres coloniales. Toutes sous régime socialiste ». C'est Mitterrand qui parla, avant l'élection présidentielle de 1988, de « seuil de tolérance » au sujet de l'immigration. C'est bien Fabius qui déclara : « Le Pen pose les bonnes questions, mais apporte les mauvaises réponses » (quelles bonnes questions pose Le Pen ? Aucune !) ; c'est bien la gauche qui multiplia les camps de rétention pour les clandestins, alors qu'il n'en existait encore qu'un seul sous Giscard ! Arrêtons là, la liste serait

bien trop longue. Alors, que les électeurs et électrices de gauche n'essaient pas de donner des leçons aux anarchistes sur ce sujet ! Si croire en la gauche, en 1981, c'était être naïf, c'est aujourd'hui être masochiste !

### Contre l'autoritarisme révolutionnaire

L'idée de la révolution a lourdement pâti des exactions et des crimes commis par les révolutionnaires autoritaires. La révolution bolchevique en Russie, la révolution chinoise et autres révolutions dites « socialistes » n'ont fait qu'instaurer, sans exception aucune, la dictature de bureaucraties, jouant le rôle d'un capitalisme collectif, qui exploitait et opprimait l'immense majorité.

Les pratiques autogestionnaires et les aspirations à l'auto-organisation furent canalisées puis détruites systématiquement par les nouvelles classes dirigeantes, qui s'évertuèrent à réprimer tout ce qui n'était pas conforme à leur « ligne », pour préserver leur pouvoir et leurs intérêts de classe.

La révolution, pour être anarchiste, doit adopter des pratiques conformes à ses buts. Autrement dit, la « fin ne justifie pas les moyens », mais elle y est contenue. C'est pourquoi nous rejetons les préceptes du marxisme-léninisme et du trotskysme : l'avant-gardisme, l'idée d'« étape transitoire », la « dictature du prolétariat ».

A première vue, il semblerait que marxistes et anarchistes soient d'accord sur la disparition de l'Etat. Dans un texte intitulé *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Engels écrit : « Avec la disparition des classes

sociales, disparaîtra inéluctablement l'Etat. La société qui réorganisera la production sur la base de l'association libre et égale des producteurs, reléguera la machine d'Etat à la place qui lui convient : au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze ». Marx, de son côté, a été fort peu prolix sur la « future société ».

Mais lorsque l'on aborde la question de la « transition », notre position diffère traditionnellement de celle des marxistes-léninistes. Pour ces derniers, le passage au socialisme s'effectue via la dictature du prolétariat et l'instauration d'un « Etat ouvrier » : « Le prolétariat se servira de la suprématie politique pour centraliser tous les instruments de production dans les mains de l'Etat, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante » (*Manifeste du Parti communiste*, 1848).

Selon Lénine, « il est nécessaire d'utiliser provisoirement les instruments, les moyens et les procédés du pouvoir de l'Etat contre les exploités, de même que, pour la suppression des classes, la dictature provisoire de la classe opprimée est indispensable ».

Soyons sérieux : premièrement, la « dictature du prolétariat » est un non sens. Le prolétariat est ce qu'il est parce qu'il est exploité et dominé. Si ce n'est plus le cas, il n'existe plus. Et s'il n'existe plus, comment pourrait-il exercer sa « dictature » ? Et sur qui ? Pour nous, une telle rhétorique n'est que le prétexte pour justifier la dictature pure et simple du parti unique ! Deuxièmement : un Etat ne dépérit jamais de lui-même, il fait tout, au contraire, pour rester debout et se renforcer ! Le stalinisme n'était donc pas la « dégénérescence d'un Etat ouvrier »

**COMMUNE DE PARIS**

**APPEL  
AUX OUVRIÈRES**

Le Comité central de l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés, chargé par la Commission de Travail et d'Echange de la Commune, de l'organisation du travail des femmes à Paris, de la constitution des chambres syndicales et fédérales des travailleuses unies,

Vu l'identité des chambres syndicales et fédérales des travailleurs, du groupement des ouvrières en sections de métier formant des associations productives libres, fédérées entre elles,

En conséquence, invite toutes les ouvrières à se réunir, aujourd'hui mercredi 17 mai, à la Bourse, à 7 heures du soir, afin de nommer des déléguées de chaque corporation pour constituer les chambres syndicales qui, à leur tour, enverront chacune deux déléguées pour la formation de la chambre fédérale des travailleuses.

Pour tous les renseignements, s'adresser au Comité de l'Union des femmes, institué et fonctionnant dans tous les arrondissements.

Siège du Comité central de l'Union : rue du Faubourg-Saint-Martin, à la Muirie du X<sup>e</sup> arrondissement.

Au II<sup>e</sup> arrondissement  
Le Délégué au département de Travail  
et de l'Echange.  
Léo FRANKEL.

La Commission exécutive  
du Comité central,  
NATHALIE LE MELL,  
ALISE JACQUELLE,  
LELOUP,  
BLANCO L'ÉPÉVIER.

Affiche : Appel aux ouvrières. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

(pour reprendre le mot des trotskystes), mais la suite sinistre et logique de la prise de pouvoir bolchevique.

La seule période transitoire que nous reconnaissons est celle durant laquelle se travaille la perspective révolutionnaire, et après la rupture, celle où les nouvelles structures fédéralistes et autogestionnaires se mettent en place et prennent leurs marques.

Toujours parce que les résultats obtenus sont conditionnés par les méthodes employées, l'avant-gardisme, qui correspond au rôle dirigeant d'une « élite » sur la « masse », est par essence contre-révolutionnaire.

Aucun parti, aucune formation idéologique, aucune organisation ne pourra émanciper les individus en leur imposant l'obéissance, en les dirigeant. Cette vision des choses conduit au résultat inverse : elle tue toute liberté, fait naître de nouveaux chefs, pires que les précédents !

Notre émancipation

ne pourra se faire que par notre propre action, directe, c'est-à-dire sans charger une « avant-garde » de nous conduire, de nous guider !

Au concept d'avant-garde, nous opposons ceux de « forces d'influences » et de « minorités agissantes ». Selon les contextes, il existe en permanence des individus, des groupes, des organisations qui prennent des initiatives, qui jouent, à un moment donné, des rôles d'instigateurs, de catalyseurs.

C'est dans ce sens que les organisations anarchistes spécifiques sont indispensables à la construction et à la politisation d'un mouvement social révolutionnaire. C'est aux militant(e)s anarchistes de se regrouper pour constituer un pôle d'influence : pour convaincre, pour apporter critiques, analyses et propositions anarchistes, pour défendre les principes d'auto-organisation, pour impulser des luttes sur les bases de la révolution sociale... Mais à aucun instant, ces organisations ne peu-

# La Révolution

vent et ne doivent prétendre à l'encadrement ou à la direction de ces mouvements.

## Révolution et violence

La plupart du temps, l'idée de révolution déclenche la peur, celle de la violence. Or, la violence n'est-elle pas déjà présente dans les rapports sociaux du système capitaliste et étatique ? Des guerres entre Etats au quotidien des salariés, la violence physique et psychologique est là. Alors oui, de la même façon que l'on n'y échappe pas actuellement, la révolution sera forcément confrontée à ce problème. On ne peut imaginer le patronat et la classe politique se laisser déposséder de leurs biens et de leur pouvoir sans réagir. Aujourd'hui même, ils s'attellent à mater les révoltes : les Renseignements généraux de la police fichent les éléments « subversifs », les milices patronales chargent les piquets de grève, des entreprises de gardiennage louent leurs services à des propriétaires pour expulser des squatteurs...

Dès que l'Etat et la bourgeoisie se sentiront menacés dans leur existence, ils emploieront tous les moyens de répression dont ils disposent.

Face à cette réaction du pouvoir, le mouvement révolutionnaire devra s'organiser pour sa défense. Il faut par contre veiller à ce que cette *violence défensive* soit assumée et contrôlée collectivement afin d'éviter que certains ne soient tentés d'en faire une *stratégie en tant que telle* (en se constituant en groupes ou en « branches armées »). En un mot : aucune apologie de la violence n'est accep-

table car nous la haïssons plus que tout, mais aucun renversement de l'ordre actuel ne pourra se faire d'une façon totalement « pacifique », et donc le mouvement révolutionnaire doit la prévoir, sans perdre son objectif fondamental : l'expropriation des exploités, le démantèlement de l'Etat et la mise en place immédiate d'une organisation sociale fédéraliste et autogestionnaire.

En fait, la question que l'on nous pose fréquemment est bien de savoir si « le jeu en vaut la chandelle » : le risque que représente la tentative d'une révolution n'est-il pas trop grand ? Et au lieu de s'engager dans une telle aventure, dont nous pourrions ressortir brisés, ne vaudrait-il pas mieux se contenter de victoires et d'avancées partielles. En d'autres termes, ne devrions-nous pas abandonner



Une barricade à Ménilmontant. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

l'ambition révolutionnaire au profit d'une forme de « réformisme radical » ? C'est-à-dire se contenter des luttes sociales pour faire reculer peu à peu la domination.

Le problème ne se pose pas ainsi. D'abord, il y a des moments dans l'histoire où le mouvement social, se trouvant en position de force, représente un danger inacceptable pour le pouvoir. Ce n'est donc

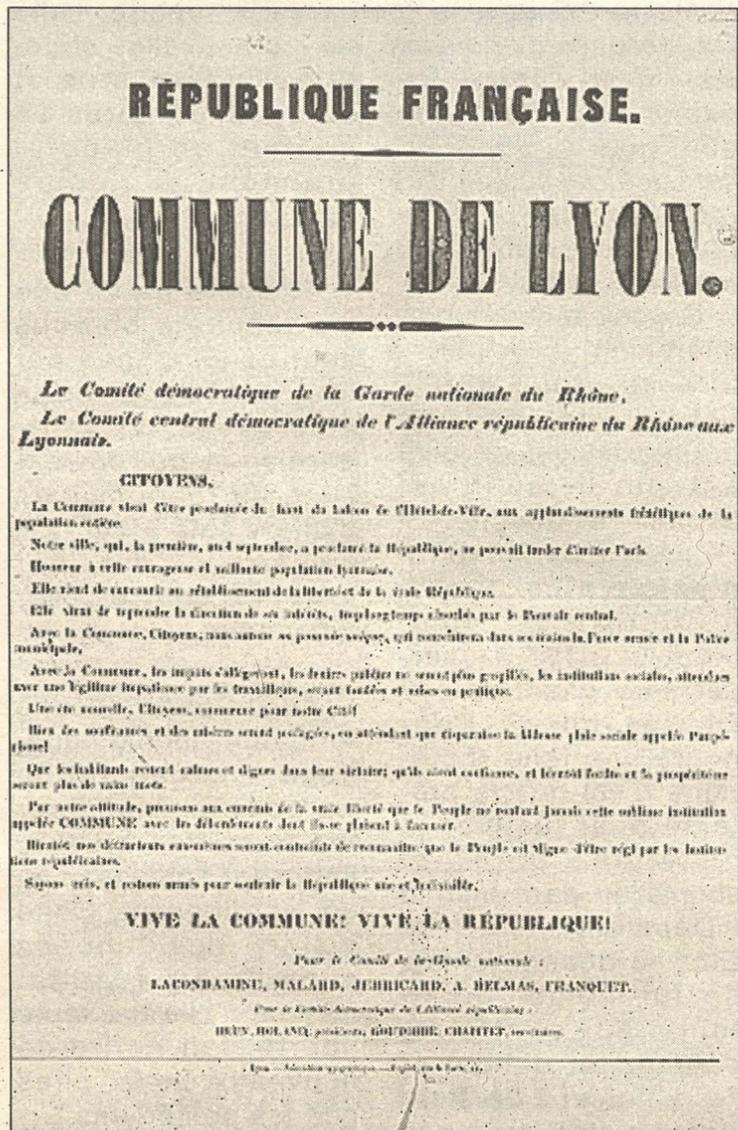
pas le mouvement social qui choisit forcément l'instant de la confrontation. Ensuite, les révolutions ou les mouvements insurrectionnels ne se font pas « sur commande ». Ce sont des « lames de fond » et non des produits de décisions purement rationnelles. Mai 68 n'était prévu par personne, pas plus que l'ampleur prise, il y a quinze ans, par le mouvement des squatts aux Pays-Bas. Enfin, la peur de passer le « point de non retour » est souvent ce qui a bloqué les mouvements sociaux (la première illustration de ce phénomène fut la « paralysie » des esclaves révoltés de Spartacus devant Rome), et l'on constate que ces hésitations ont eu des conséquences aussi catastrophiques, sinon plus, que les tentatives révolutionnaires affirmées dans des contextes trop défavorables.

Tout cela nous conduit à dire que la très grande part de spontanéité dans les phénomènes révolutionnaires nous interdit de penser à les « programmer ». Aucune organisation, aucun parti, ne peut prétendre « déclencher une révolution » ou « en retarder l'échéance ». Par contre, oui, nous la souhaitons car elle est le seul moyen de mettre fin au système actuel

et à ses violences. Nous agissons pour lui donner toutes les chances de réussite. Et quand la tentative se produit, notre rôle doit consister à ce qu'elle soit la plus constructive possible, notre rôle doit consister à être prêts à contrer les oppositions des partis contre-révolutionnaires et la réaction de l'Etat.

Si le risque est effectivement grand, celui-ci serait plus grand encore de faire comme si nous pouvions tous vivre tranquillement sans subir les coups de l'organisation sociale autoritaire. Si une partie d'entre nous peut toujours s'en sortir par la « démerde individuelle », la soumission n'amène qu'à plus de misère. Si les luttes sociales reprennent, tôt ou tard, à de nouveaux affrontements d'envergure contre la bourgeoisie. A nous de faire en sorte que ces affrontements ne se produisent pas en pure perte, qu'ils ne soient pas des soubresauts pour retomber ensuite dans la même société policée, toujours aussi inégalitaire, toujours aussi destructrice des individus, mais que nous franchissions le pas pour conquérir notre totale liberté.

RÉGIS  
(groupe Kroñstadt - Lyon)



Affiche : la Commune de Lyon. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

# Cent ans déjà...

## le combat continue !

**C**ENT ANS DÉJÀ que des anarchistes, regroupés autour du *Libertaire*, luttent contre l'injustice et l'oppression et combattent pour l'égalité économique dans la liberté. Des générations de militant(e)s, conscientes de l'effort libertaire à conduire, se sont engagées dans la durée afin de faire vivre en presse et des organisations, seuls moyens de transmettre les idéaux et le flambeau de la révolution sociale - œuvre des travailleurs eux-mêmes - et jusqu'à aujourd'hui, toujours écrasée par la bourgeoisie et le capitaliste, toujours trahie par la social-démocratie et ses avatars léninistes.

La Fédération anarchiste, née après la Seconde Guerre mondiale, est l'héritière de cet anarchisme social et organisationnel qui, dans le cadre de la synthèse proposée autrefois par Sébastien Faure, permet à toutes les sensibilités de l'anarchisme (individualiste, communiste libertaire et anarcho-syndicaliste) d'œuvrer solidairement à la transformation radicale d'une société inégalitaire et autoritaire. En cela, elle refuse le platformisme, prôné par Pierre Archinov, suite à l'écrasement par les bolcheviks de la révolution anarchiste en Ukraine, dont les conséquences sur l'organisation et son projet social sont néfastes et dangereux à terme : atténuation du principe fédéraliste, centralisation relative et dérive autoritaire... voire bolchévisante pour certains.

Cette Fédération anarchiste dont le *Monde libertaire* est un reflet, quelquefois infidèle, souvent contradictoire, mais fédéralisme oblige, est depuis plusieurs décennies résolument engagée, non seulement dans la construction d'un mouvement anarchiste puissant, mais aussi dans les luttes sociales contemporaines.

Ainsi, ses militants (es) et ses sympathisants (es) sans prise de pouvoir, refusant, par principe et respect de l'autre, de faire « la taupé » tentent dans tous les lieux et dans toutes les luttes de faire prévaloir des points de vue construits sur une analyse libertaire de la réalité, des conflits et des jeux d'intérêts sociaux. Cet engagement militant, au-delà de faire connaître l'opinion des anarchistes, tend à développer dans les associations, les syndicats, les collectifs de lutte... des pratiques sociales autogestionnaires et anti-bureaucratiques. Pratiques de prises de décision et pratiques de luttes qui sont autant de mises en place d'une culture sociale diffé-

rente, non plus basée sur le pouvoir et la clairvoyance des chefs « naturels » et auto-proclamés, mais sur la responsabilité et la conscience de tous.

L'anarchisme pour s'affirmer comme une alternative sociale et se réaliser a besoin, comme le proposaient les syndicalistes révolutionnaires de la première CGT, d'éducation de tous les instants, d'essais et de répétition générale afin de peaufiner dès aujourd'hui les mécanismes sociaux de demain. L'anarchisme est une construction sociale collective qui ne s'improvise pas et qui se constitue dans la durée, pierre après pierre, génération après génération. C'est pourquoi cent ans, pour le *Libertaire*, c'est peu et beaucoup à la fois.

Dans cette perspective, la Fédération anarchiste, toujours extrêmement soucieuse d'un fonctionnement fédéraliste, laissant aux individus et aux groupes la constituant une pleine autonomie et une totale initiati-

ve, ne saurait imposer à ses militant(e)s de s'engager prioritairement dans telle ou telle lutte afin de faire nombre et de gagner tel ou tel poste de responsabilité. Ainsi s'explique, en dehors de notre petit nombre, notre soi-disant manque d'efficacité qui n'est autre que la résultante du libre choix du terrain où s'exerce l'effort libertaire et la militance de chacun(e).

Néanmoins, les groupes de la Fédération anarchiste, lors de chaque congrès décident collectivement de campagnes fédérales qui demanderont une mobilisation accrue de ses adhérents. Dans les années qui viennent de s'écouler, l'organisation et ses militant(e)s et sympathisant(e)s furent particulièrement engagés pour la défense des radios libres, contre la guerre du Golfe, dans la lutte antiraciste et antifasciste, comme ils furent aussi contre l'électoratisme et la farce démocratique du parlementarisme et de la délégation de pouvoir ;

comme ils sont encore dans le cadre de la défense de l'IVG et de la liberté amoureuse.

Ces campagnes fédérales spécifiques ne nient en rien les combats permanents que l'anarchisme mène depuis plus de cent ans contre l'inégalité économique, l'injustice sociale et la propriété, le militarisme et le cléricisme... elles n'en sont, selon les époques, que des illustrations ou des prolongements car l'ennemi, depuis un siècle, n'a changé que de forme, quelquefois de pratiques mais en aucun cas de fond. Le combat libertaire, l'illusion et les égarements terroristes des années 1890 l'ont très largement démontré, est une lutte de longue haleine qui demande patience et détermination.

Les campagnes se suivent donc, s'actualisent mais ne sont en fait que la traduction moderne des luttes de toujours contre les injustices, des mises en actualité du combat centenaire de l'anarchisme.

Cette permanence du combat contre les pouvoirs économique et politique, contre toutes les formes d'oppression et d'atteinte à la dignité des hommes et des femmes dans le travail et dans la société sont encore les lignes de force permanente de la militance anarchiste. En effet, comment ne pas s'insurger encore aujourd'hui contre l'insolente richesse des uns construite sur la précarité et la misère ici, sur le travail des enfants et la violence patronale là-bas ; comment ne pas se révolter contre la terreur nucléaire, civile et militaire qui nous menace tant dans les plaines d'Ukraine que dans les lagons polynésiens, comment ne pas se mobiliser face à ceux qui nient l'individu et qui tentent de nous décerveler en nous imposant les manches longues et le tchador là-bas, la venue médiatisée du Pape et l'inauguration d'une cathédrale ici ; comment tolérer les violences faites aux hommes et aux femmes partout sur la planète, comment accepter sans hurler à la révolution, la torture, le retour de la peine de mort, les chaînes aux pieds des bagnards, la camisole chimique ici ou là ! Qu'importe le lieu, le combat anarchiste non seulement est centenaire mais il est aussi, et c'est important de le rappeler dans une période où réapparaissent les nationalismes criminels, un combat internationaliste.

C'est pourquoi aussi, cher lecteur, tu retrouveras, avec toi ou contre toi, à l'avenir la Fédération anarchiste et ceux et celles qui la font vivre dans tous les combats pour l'humanité, des plus immédiats comme l'éducation ou le logement pour tous, aux plus lointains comme ceux que nous aurons à mener afin de faire rendre gorge au capitalisme et à l'Etat, condition *sine qua non* à la construction d'une société anarchiste. Peut-être nous faudra-t-il encore cent ans, quelques générations de militant(e)s et quelques milliers de numéros du *Libertaire*, mais saches, cher lecteur, que nous ne lâcherons pas prise avant que la bête immonde n'ait péri. En attendant, sois persuadé que l'avenir du socialisme est libertaire ou qu'il ne sera pas. Quant à moi, avec Léo Ferré, je te livre cette parole d'évangile, cette parole de prophète que je revendique et te souhaite « ni dieu, ni maître » !

HUGUES LENOIR



# S'engager, militier...

IL Y A UNE QUINZAINE d'années de cela, j'avais entrepris d'écrire un article assez substantiel sur les journées de mai 1937, à Barcelone, et à cette occasion, je m'étais rendu dans la région bordelaise pour recueillir le témoignage d'un « vieux » camarade.

L'automne s'achevait, la bruine enveloppait la campagne de son manteau gris et froid, mais aucun hiver au monde n'aurait pu empêcher ce vieil homme de rayonner.

Juillet 1936, mai 1937, l'Espagne libertaire, la plus formidable révolution sociale de tous les temps... il en avait plein les yeux. Plein la voix. Plein le cœur. Et bordel, c'est peu dire que le petit trentenaire franchouillard que j'étais ne se lassait pas de s'y réchauffer l'espoir.

## L'espoir ! Tu parles !

A l'issue de notre entretien, quand il m'assena : « *Bon courage, petit. Pour nous, c'était facile. Rien ne nous empêchait de croire que nous pouvions changer le monde. Le capitalisme était encore sauvage et le stalinisme commençait juste à obscurcir l'horizon, mais pour vous...* ». Je n'en menais pas large.

Je n'avais pas le sentiment que le « vieux » se moquait de moi, de ma révolte et de mes rêves. Je n'avais pas davantage l'impression (notre entretien tout entier plaidait en ce sens) qu'il se soit converti à la résignation, à l'inacceptable et à l'intolérable. Et pourtant, j'étais mal. Car qu'avait-il voulu me dire ? Que le temps des révolutions était passé ? Ou que le temps de certaines révo-

lutions étant passé, il allait falloir s'atteler à en définir et à en mettre en œuvre de nouvelles. De moins mythiques. De plus difficiles.

## Ceux qui n'étaient pas anarchistes hier ou qui le sont pas à 20 ans sont des imbéciles

Soyons clairs, en 1995, les raisons pouvant conduire à s'engager (à prendre parti) et à militer sont légion. Mieux, ces raisons sont si nombreuses qu'on voit mal comment on pourrait ne pas s'engager et ne pas militer. Tu veux un catalogue. Allons-y !

Ici, là et ailleurs, on est en train, *via* des pollutions de tout ordre, une exploitation sans vergogne des ressources fossiles et vivantes, une course puérile à toujours plus d'armement de

destruction massive... de scier allégrement la branche sur laquelle est assise l'espèce humaine. L'eau, l'air, les conditions de la vie et même de la survie sont quasiment en état d'urgence, et, si on ne change pas de cap au plus vite, les prochaines décennies seront l'antichambre d'une brutale descente aux enfers de l'anéantissement de toute forme de vie.

Ici, là et ailleurs, des centaines de millions d'êtres humains crèvent de faim, de froid, de misère, de coups, d'humiliations, d'exploitation, d'oppression, de chômage, de précarité... à l'ombre de rutilants immeubles de verre et d'acier et d'un progrès technique qui pourrait, de toute évidence, apporter à l'ensemble du genre humain prospérité et bonheur.

Ici, là et ailleurs, la vérole nationaliste et la chierie

cléricale ne cessent d'allumer des feux de haine, de guerres, de génocides... aux quatre coins de la misère.

Bref, alors que l'humanité possède tous les ingrédients lui permettant de sortir de l'ère de la survie et de la sauvagerie qui fut l'horizon obligé des premiers Hommes, elle s'enfonce de plus en plus lamentablement dans l'horreur et l'imbécillité.

Dans ces conditions, pour quiconque est doté d'un minimum de raison et de morale, c'est peu dire que la réalité présente est inacceptable. Et à moins de pouvoir être capable de se biffer tandis que d'autres crèvent la faim, de se foutre de ce qu'on laissera comme héritage aux êtres humains jeunes à venir, de pouvoir détourner les yeux de la misère qui envahit les rues, de se boucher les oreilles quand aboient les meutes fascistes, nationalistes et intégristes, de bouffer des pop corns en regardant à la télé les guerres qui se déroulent à quelques centaines de kilomètres de chez soi, de considérer comme normal que les plus faibles et les plus pauvres ne méritent pas de vivre... il est impensable de ne pas prendre parti, de ne pas s'engager et de ne pas militer pour que tout cela cesse.

Reste bien sûr à haïr cette révolte des habits de lumière de l'espoir, et à transformer un engagement et un militantisme contre l'inacceptable et l'intolérable en un engagement et un militantisme pour un autre futur, débarrassé de tous les maux qui assaillent le présent.

De cela, les enfoirés qui nous gouvernent, nous exploitent et nous oppriment et leurs cohortes de pleutres, de lâches, de renégats, d'escrocs, de vieux... en tout genre et de tout âge, ne se laisseront pas d'essayer de nous expliquer qu'il s'agit d'une chimère.



Les membres de la Commune devant le Conseil de Guerre. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

# Pourquoi ?

Faut être réalistes, nous disent-ils !

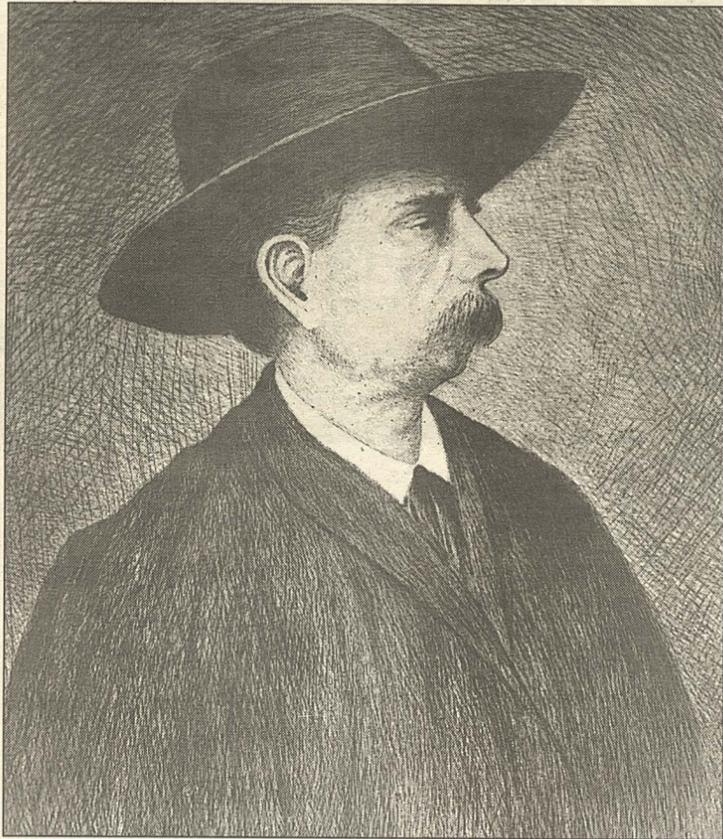
**Ceux qui sont anarchistes aujourd'hui ou qui le sont encore à 40 ans sont aussi des imbéciles**

Jadis, c'est-à-dire hier encore, c'est vrai, les choses étaient plus claires. Ou, du moins, elles semblaient l'être.

Quand t'étais dans le camp de la révolte, t'avais juste deux pas à faire pour rejoindre celui de la révolution. C'était à côté. A portée de main. A portée de compréhension. Tes frères de misère, tu les identifiais, fastoche. Ils avaient le bleu de travail. La gouaille. La carte du syndicat. Ou celle du parti.

Suffisait d'être organisés. Unis. Volontaires. Et ça ne devait pas faire un plis. Les « 200 familles », les bourgeois, les rentiers, les capitalistes, les curés, les flics, les militaires... Allons donc ! Des luttes, encore des luttes, des grèves, encore des grèves, la grève générale, l'insurrection, les barricades... et ça semblait possible de s'les faire. De s'en débarrasser et de construire le communisme. Ce rêve d'égalité, de liberté, et de bonheur universel. Ce rêve de société sans classes, sans exploiteur, sans oppresseur, sans Etat... où chacun aurait enfin pu vivre librement, heureusement et fraternellement.

Aujourd'hui, c'est flagrant, il est difficile de croire à ce genre de billevesées. Tes frères de misère, tu as du mal à les identifier. Ils sont certes tout autour de toi, mais tu as du mal à les rencontrer. Ils portent jeans, cravates, crêtes... Ils bossent dans des bureaux, dans des entreprises, éclatés aux quatre azimuts de la délocalisation. Ils se baladent sur le fil du rasoir de la précarité. Ils galèrent d'ASSEDIC en RMI et de petits boulots en soupes populaires. Ils ne



Jean-Baptiste Clément. - Musée d'Art et d'Histoire - Saint-Denis.

se syndiquent plus. Ne s'organisent plus. Conjuguent la démerde aux temps blêmes des bandes et du moi je. Et ont troqué l'or des rêves d'antan contre les dix pauvres deniers de la bibine, de la dope, du foot, de la télécho et du chacun pour soi.

Pour ce qu'il en est des « 200 familles » et des bourgeois, c'est du pareil au même. Oh certes, tu as cent fois l'occasion de croiser ceux qui profitent du système. Leurs belles bagnoles, leurs belles baraques, leurs 4X4, leurs voiliers, leur morgue... t'insultent tous les jours. Mais tu sais que tous ces enfoirés ne sont pas les boss de ce business de merde. Les boss, plus personne ne sait vraiment où ils sont. Car ils sont tout à la fois partout, à New York, Tokyo, Berlin, Paris, à la Bourse, dans des conseils d'administration internationaux... et nulle part.

Dans ces conditions, tu n'es pas suffisamment sot pour t'imaginer que des barricades puissent venir à bout d'un tel merdier. Car outre que les pavés ne font pas la maille contre des tanks, des avions, des satellites... tu ne sais même plus contre qui les balancer.

Pire, on te l'a assez dit et répété, les rouges, ceux qui te causaient de communisme et qui viennent d'être mis en liquidation judiciaire à l'est, sont des enfoirés comme les autres, voire même pires que les autres.

Alors, et on te le dit et on te le répète, *cékomça* ! Le capitalisme est de toute éternité. Il est indépassable. Et si t'as la révolte au cœur, t'as pas le choix. Au mieux, tu peux aller faire le clown avec des couillus du style abbé Pierre ou faire le con avec des couilles molles du genre SOS-Racisme ou les soldats de l'ONU. Et au pire, tu peux aller à la gamelle de la gauche-caviar et de ses petites réformes misérabilistes.

Bref, c'est pas franchement la joie !

**Au royaume de l'espoir, il n'y a pas d'hiver !**

Quelques mois avant 1789, avant qu'on détruise la Bastille et qu'on ne guillotine un certain nombre (trop petit) de ci-devants au sang bleu, personne, pas même toi, n'aurait pensé que c'était possible de mettre bas la royauté et d'instaurer la république.

Quelques mois avant octobre 1917, en Russie, avant que quelques anarchistes ne s'emparent du Palais d'Hiver et virent *manu militari* les bedonnants socialisants de l'époque, personne, pas même toi, n'aurait parié un kopeck sur la révolution des soviets.

Aujourd'hui, c'est du pareil au même. La société capitaliste ne survit que parce que tu ne crois pas qu'elle puisse mourir. Tu veux des exemples ? En voilà !

En 1936, quand tes grands parents se sont mis en grève générale et ont exigé les congés payés, la protection sociale, la reconnaissance des droits syndicaux, des augmentations de salaires « monstrueuses »... c'était soi-disant pas possible. Et pourtant, ça l'a été.

En 1968, quand des mômes comme moi ont planté le souk pour changer la vie et qu'on les a roulés dans la farine en doublant le SMIG, en accordant une semaine de congés payés supplémentaire, des trains entiers de droits nouveaux... c'était là encore pas possible. Et...

Et que crois-tu donc ? Qu'il en va différemment aujourd'hui ? Que *nenni* ! Le capitalisme, le pouvoir... n'ont jamais été si faibles qu'aujourd'hui !

Ose la rue, les manifs, les barricades, les fusils, la corde, le feu, l'organisation... et tu verras. Ils te fileront tout ce que tu veux et... moins encore, pourvu que tu rentres dans le rang. Car ils peuvent te donner beaucoup tant ils chient dans leur culotte, de trouille. Mais c'est vrai, à quoi bon tout cela si c'est pour récupérer des miettes et pour simplement changer de maîtres.

Mais là encore, c'est ton problème !

S'engager et militer... pourquoi ? Ou plus exactement pour quoi ? C'est une

bonne question. Et une question dont la réponse ne réside pas dans la répétition ou le rabâchage des errements d'hier. Car c'est vrai que le problème n'est pas simple à résoudre. Car c'est vrai que le père Noël du « grand soir » ne résoudra rien sur le fond. Car c'est vrai que les barricades c'est un peu court. Car c'est vrai que les crapules stalinienne, trotskystes et marxistes ne valent pas un pet de lapin. Car c'est vrai qu'il ne sert à rien de détruire si on ne sait pas quoi construire de mieux à la place du merdier existant. Car c'est vrai...

Mais que diable, c'est pas parce que le rêve n'a jamais été réalité qu'il faut cesser de rêver.

T'as peur de quoi ? De toi ? Oui, c'est ça. T'as peur de toi ! Et t'as pas tort, car c'est sûr que va falloir ramer, se faire chier, s'organiser, se faire violence... pour aller au bout de nos pleurs, de nos lâchetés et de nos espoirs. Va même falloir inventer l'*alpha* et l'*omega* de nos espoirs et nos rêves. Mais... !

**mais, t'as quoi à perdre ?**

Et puis, tu n'ignores pas que certains, les anarchistes, ont là même révolte que toi au cœur, et que pour avoir osé le rêve du communisme libertaire (et même l'avoir mis en pratique, quelques brefs instants, en 1936, en Espagne notamment), contre les capitalistes et les escrocs staliens et marxistes de la révolution, ils sont à même de le poursuivre, de le réinventer et de le mettre en actes, aujourd'hui. Sans le trahir.

Alors bordel, tu restes le cul sur ta chaise ou tu nous rejoins ?

S'engager, militer... pourquoi et pour quoi ? T'hésites encore, camarade ?

**JEAN-MARC RAYNAUD**

1895...

...1995...

...2095

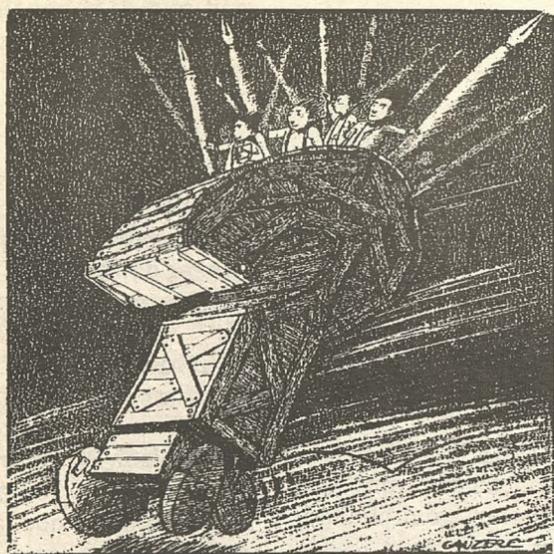
L'aventure continue.

# le monde libertaire



CHAQUE  
JEUDI  
DANS LES  
KIOSQUES

FEDERATION ANARCHISTE  
145 rue Amelot 75011 Paris



une école libertaire **Bonaventure**  
35 allée de l'Angle, Chaucre, 17190 St-Georges d'Oleron.



Rédaction-Administration  
145, rue Amelot  
75011 Paris.

le monde  
**libertaire**

Tél. : (1) 48.05.34.08.  
FAX : (1) 49.29.98.59.

### Bulletin d'abonnement

Tarif	France (+ DOM-TOM)	Sous pli fermé (France)	Etranger	
1 mois	5 n°	<input type="checkbox"/> 35 F	<input type="checkbox"/> 70 F	<input type="checkbox"/> 60 F
3 mois	13 n°	<input type="checkbox"/> 95 F	<input type="checkbox"/> 170 F	<input type="checkbox"/> 140 F
6 mois	25 n°	<input type="checkbox"/> 170 F	<input type="checkbox"/> 310 F	<input type="checkbox"/> 250 F
1 an	45 n°	<input type="checkbox"/> 290 F	<input type="checkbox"/> 530 F	<input type="checkbox"/> 400 F

Abonnement de soutien : 350 F. Abonnement étranger sous pli fermé : tarif sur demande. Pour les détenus et les chômeurs, 50 % de réduction sur les abonnements de 3 mois et plus en France métropolitaine (sous bande

Nom ..... Prénom.....  
 Adresse.....  
 Code postal ..... Ville.....  
 Pays.....  
 A partir du n° .....(inclus).  
 Abonnement de soutien   
 Chèque postal  Chèque bancaire  Autre   
 Virement postal (compte : CCP Paris 1128915 M)

Règlement à l'ordre de Publico à joindre au bulletin.  
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande de routage.

Rédaction-Administration :  
145, rue Amelot, 75011 Paris  
 Directeur de publication :  
André Devriendt  
 Commission paritaire n°55 635  
 Imprimerie : La Vigie,  
24, rue Léon-Rogé,  
76200 Dieppe.  
 Dépôt légal 44 145  
1<sup>er</sup> trimestre 1977  
 Routage 205 — La Vigie  
 Diffusion SAEM  
 Transport Presse

Où est la tombe de Bakounine ? Qui étaient les Travailleurs de la Nuit ?  
Quand ont commencé les squatts ? Combien de temps a duré la plus longue  
grève générale ? Sur quel air chante-t-on La Ravachole ? Pourquoi les femmes  
fêtent-elles le 8 mars ?

Vous apprendrez tout cela, et bien d'autres choses, à la :

## Bibliothèque du CIRA

CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHE SUR L'ANARCHISME

av. de Beaumont 24, 1012 Lausanne, ...

Ouverte tous les jours de 16 à 19 heures et sur rendez-vous; renseignements  
bibliographiques et prêt par correspondance aux membres.



© Saint-Denis, musée d'art et d'histoire  
ALBERT PETERS-DESTERYAY L'enterrement de Louise Michel.

